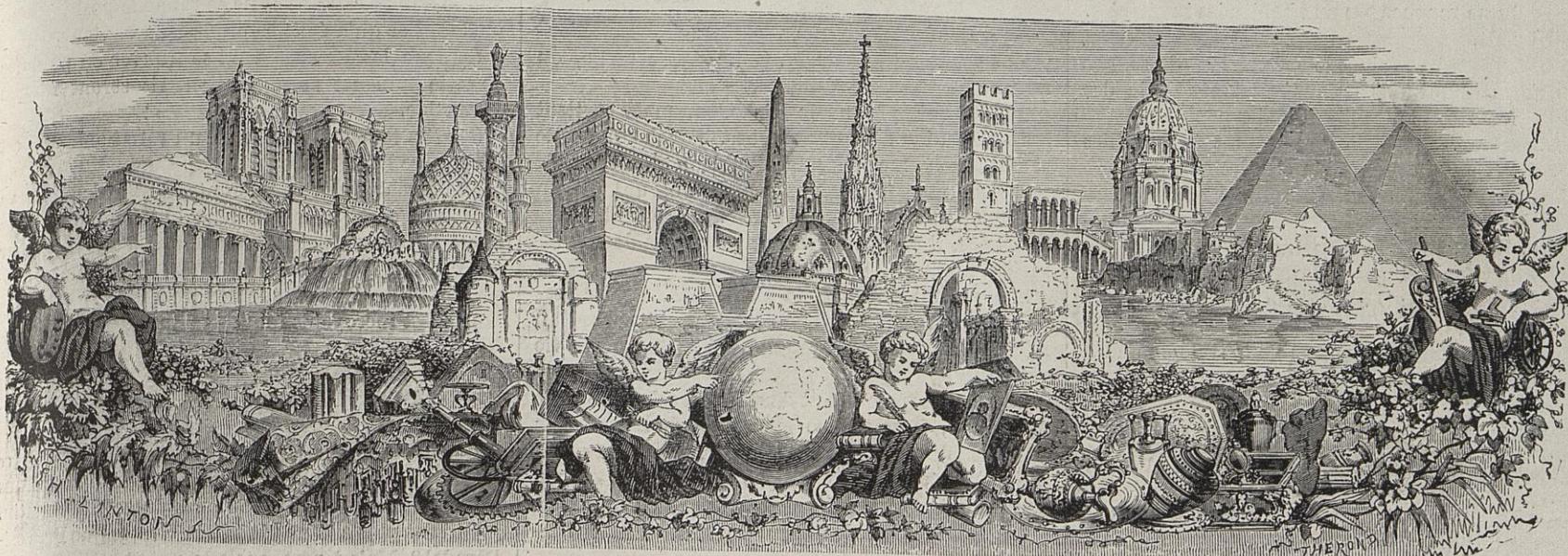


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 41 fr. broché, — 46 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
**13, QUAI VOLTAIRE**  
 SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 746. — 29 Juillet 1874

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne repoud pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

## M<sup>GR</sup> GUIBERT

M<sup>GR</sup> Guibert, archevêque de Tours, est le prélat appelé à remplacer au siège archiepiscopal de Paris M<sup>GR</sup> Darboy, le martyr de la Roquette.

Il faut avoir l'âme fortement trempée pour accepter ce poste devenu depuis quelque temps si plein de périls. Paris centre de toutes les grandes comme des plus mauvaises passions, a ses jours de folies et de colère où, comme Tarquin, il demande à abattre ce qui est grand. Nous l'avons vu dans ces malheureux derniers jours de la Commune où, comme M<sup>GR</sup> Affre tombé en 1848 sous les balles des insurgés, l'archevêque de Paris, M<sup>GR</sup> Darboy, donnait sa vie pour son troupeau et pardonnait aux fusilleurs du citoyen Ferré. Après M<sup>GR</sup> Affre et avant M<sup>GR</sup> Darboy, un autre archevêque de Paris, M<sup>GR</sup> Sibour, avait été assassiné en pleine église Saint-Etienne-du-Mont. L'élévation au siège archiepiscopal de Paris se-



M<sup>GR</sup> GUIBERT, archevêque de Tours, nommé au siège archiepiscopal de Paris.

(Phot. de M. Franck.)

rait-elle le signe dont l'Eglise de France marquerait ceux à qui elle réserve la gloire du martyr? On le dirait à lire notre histoire contemporaine.

Les risques du martyre, ce n'est point ce qui arrêterait le caractère de M<sup>GR</sup> Guibert, l'ancien évêque de Viviers, fait en 1857, archevêque de Tours.

Quoique atteignant sa soixante-treizième année (M<sup>GR</sup> Guibert est né à Aix, en Provence, le 13 décembre 1802) son âme est assez haute, son cœur assez chaud de courage évangélique pour qu'il ne recule pas devant le devoir chrétien de donner, lui aussi, sa vie pour son troupeau. Ayant accepté l'honneur, il accepte également le péril.

Nos épreuves ont été assez rudes, les crimes commis assez effroyables pour que nous espérons que la série de nos malheurs est épuisée; que le calme succèdera enfin à la tempête et que nos archevêques pourront mourir dans leur lit. Pour l'honneur de la France, pour la réhabilitation de Paris, nous y comptons.

MAXIME VAUVERT.

## COURRIER DE PARIS

— On ne renonce pas aux habitudes invétérées. Voici août.

Et chacun, en regardant le calendrier, de songer à ces vacances qui tous les ans faisaient la joie des enfants, mais non la tranquillité des parents.

Les honorables espions qui siègent à Versailles pensent eux aussi à prendre la clef des champs.

L'avocat ne pouvant se résoudre à rester en face de ses dossiers à l'heure où la chasse s'ouvrira, demande à cor et à cris la fermeture du Palais.

Le professeur qui parle devant une classe à peu près vide murmure : *O rus quando te aspiciam?*

On y viendra allez.

Plus que jamais ce nous semble tout le monde a besoin de reprendre son équilibre moral, après tant de secousses.

Des vacances! Des vacances!

— En attendant trop de gens continuent à avoir des loisirs forcés.

D'abord les caissiers de théâtres.

Un jour on parlait devant Dumas père d'un soldat d'Afrique qui avait dû subir l'amputation des deux bras.

— Le pauvre homme! A quoi voulez-vous qu'il soit bon à présent? disait-on.

— Qu'on le nomme caissier de l'Odéon, fit Dumas.

A l'heure actuelle, il pourrait, s'il vivait encore, appliquer à tous les théâtres le même commentaire. Ce qui explique la débâcle des directeurs qui suit son cours.

Mais d'autres arrivent pour leur succéder.

Au vaudeville c'est un auteur dramatique, M. Raymond Deslandes, qui a pris la place. Nourri dans le sérail, il en connaît les détours. Le vaudeville est d'ailleurs pour un habile impressario le théâtre le plus facile à conduire de tout Paris. Bonne situation en plein boulevard élégant, prix élevé... Pas de frais de décors et de mise en scène.

Qu'on mette la main sur un succès dans l'année et les dépenses sont ultra couvertes avec un joli bénéfice en supplément.

— Au Châtelet c'est autre chose. Quelqu'un qui s'y connaissait a dit du Châtelet:

— Haussmann a choisi à dessein la position. De la fenêtre de son cabinet le directeur voit le Palais-de-Justice, où il aura à plaider ses procès; le Tribunal de commerce, où il déposera son bilan; l'hôpital, où le chagrin et la misère le conduiront; la Seine, enfin, dans laquelle il se jettera pour finir ses maux.

Il paraît que l'écho de cette réflexion n'est pas allé jusqu'en Angleterre, puisque M. Strange se prépare à tenter de nouveau cette grosse aventure.

— M. Strange est un spécialiste; il n'entend pas le théâtre comme tout le monde.

Il panache la littérature de grands écarts, mêle la tragédie et le drame, la tirade et la lutte à mains plates. Il avait déjà essayé de nous offrir, au Châtelet précisément, un échantillon de ces spectacles panachés.

C'était en juillet dernier.

Je me rappelle avoir assisté à une de ces représentations; c'était navrant : salle vide. Ça et là quelques visages mornes pensaient à la guerre qui débutait.

Pauvre M. Strange! Il a le courage de recommencer. Nous lui souhaitons d'être dédommagé de ses peines.

Peut-être, d'ailleurs, pourrait-il innover un genre.

Au lieu de donner successivement dans la même soirée des pièces et des tours de force, s'il amalgamait le tout, ce serait nouveau, et qui sait?

Le traître, avalant, à la fin d'un drame, l'épée

qu'il se plonge ordinairement dans le sein, suffirait, peut-être, à attirer tout Paris.

Une jeune première qui, pour échapper aux poursuites du séducteur, se livrerait à une scène de dislocation et s'enfermerait dans un coffre de quelques centimètres... Grande attraction!

Il faudrait voir.

— Pendant que nous parlons théâtre, n'oublions pas la retraite de M. Got. Fausse sortie, du reste.

M. Got quitte la rue de Richelieu, mais se tient à la disposition des autres scènes. J'avoue que cette combinaison me charme doublement. D'abord, parce que nous ne perdons pas M. Got, qui est un artiste de mérite; ensuite, parce que, cessant d'être sociétaire, il pourra reprendre possession de son caractère normal.

Ses polémiques avec la Comédie-Française, ses querelles avec ses camarades l'avaient poussé au noir de telle sorte qu'il jouait les Alceste dans la vie privée.

Sa misanthropie s'était doublée de solennité et de prétention, comme il ne le prouva que trop dans certaine lettre qu'il écrivit à propos des *Châtiments*.

M. Got, qui est un excellent acteur, mais qui n'a en rien l'étoffe d'un réformateur social ou d'un profond philosophe, redeviendra lui-même, nous l'espérons.

Nous y perdrons ses épîtres, nous y gagnerons qu'il s'occupera davantage de son art. Double profit.

— Un deuil de plus.

Delsarte, l'éminent professeur. Les oraisons funèbres n'ont pas manqué : c'était justice.

Delsarte était un maître, un peu sombre, un peu bizarre d'humeur; il avait élevé l'enseignement du chant à une hauteur que peu d'autres ont atteinte. Avant tout il était l'homme de la diction.

Un des premiers, il avait réagi contre les roucou-lades bêtes et le gargarisme musical tant en vogue il y a déjà trente ans.

Aujourd'hui, tout le monde a marché dans sa voie. Il n'en a pas moins été un précurseur.

— La littérature commence enfin à donner signe de vie.

D'abord, c'est Lamartine, reparaisant avec de nouveaux mémoires.

Aura-t-elle été assez exploitée cette vie illustre, couronnée par une mort si sombre? Tranche par tranche, morceau par morceau, Lamartine s'est donné en pâture au public.

Il a raconté tour à tour sa jeunesse, sa maturité, sa demi-vieillesse, sa caducité.

Maintenant, c'est son enfance.

En lisant ces livres, faits de sa propre substance, je pense toujours involontairement à l'histoire de Schylock.

Lamartine, traqué par ses créanciers, s'arrêtait un moment, coupait une livre de sa propre chair et la leur jetait. Un an après, c'était à recommencer.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans les pages les plus hâtées, dans celles qu'il a dû écrire avec dégoût et par spéculation, on trouve encore dans quelque coin l'empreinte du génie.

Mais c'est égal : comme il tinte douloureusement à l'oreille, ce nom de Lamartine!

Jamais soleil n'eut un lever plus radieux et un coucher plus sombre.

Quelles étapes aussi, parcourues par la malheureuse France. En 1848, c'était un Lamartine qui était à la tête de sa révolution :

C'était un Raoul Rigault en 1871!

— Alexandre Dumas aussi va de nouveau faire gémir la presse. On annonce l'édition complète de ses œuvres avec des illustrations innombrables.

Comme Lamartine, Alexandre Dumas a eu de radieux commencements et une fin morne.

Nous sommes encore placés trop près pour la perspective historique. Nous avons vu Dumas vieillir,

cassé, ombre de lui-même, tout comme nous avions vu Rossini à l'état de Prudhomme, se mouchant dans un mouchoir à carreaux.

Mais le temps estompera tout cela, et Dumas prendra, à coup sûr, la grande place qu'il mérite dans notre littérature.

L'impression des ses œuvres complètes ne contribuera pas peu à le remettre à son véritable plan. Le public oublie si vite! Il ne se rappelle positivement plus tout ce qu'a écrit ce prodigieux conteur.

Lorsque les lecteurs vont se trouver en présence de cette immense accumulation, ils seront frappés de vertige.

Car il a touché à tout avec un rare bonheur, cet Alexandre Dumas.

Et notre époque, indifférente, devant laquelle va défiler ce cortège merveilleux qui commence avec *Henri III*, passe par les *Impressions de voyage* pour arriver aux *Mousquetaires* et à *Monte-Cristo*, notre époque indifférente va se surprendre à dire :

— C'est incroyable tout de même.

— Autre publication : Les lettres de Prévost-Paradol.

Décidément la gloire est comme Petit-Jean : ce qu'elle sait le mieux, c'est son commencement. Dans les renommées, il y a toujours du soleil le matin.

Qui fut plus enfant gâté de la chance que Prévost-Paradol? Mais à personne elle ne fit plus cruellement expier ses caresses de la veille.

Les lettres de Prévost-Paradol sont démodées, si l'on peut ainsi parler.

Ce langage, tout plein de finesses et de réticences, est presque lettre close au lendemain des hoquets du Père Duchêne. Ces attaques habiles, élégantes, ne sont plus comprises. Comment apprécier le mérite d'une jolie passe d'armes, lorsqu'on vient d'assister à ces scènes de crocheteurs se frappant à pleins poings?

Ajoutons que la fin de Prévost-Paradol laisse planer sur tout ce qui vient de lui un voile sombre qui contriste. Existence manquée. Un de plus à ajouter à la collection de ce que Roqueplan appelait les *célébrités venues à sept mois*.

— Deux étonnements de ma semaine :

Le premier me fut causé par l'annonce de la rentrée de M. Rouher au barreau. Depuis lors, en effet, je me demande qui pourra confier sa défense à celui qui a mené son client, l'empire, là où il est.

Mon second étonnement a été causé par une réclame débutant ainsi :

### AU CLERGÉ ET A LA NOBLESSE

*Fabrique de calorifères*

Du Grassot tout pur.

— Finissons par un souvenir rétrospectif : C'était à Versailles pendant la Commune. Impossible de giter.

Ce que les Versaillais offraient aux émigrés pour reposer leur tête défiait toute imagination.

Et à quels prix!...

Arrive un matin Cham; il avise un écriteau : *Appartement à louer*.

Il monte.

On lui exhibe deux chambres grandes comme un seul mouchoir de poche : prix, 30 fr. par jour.

Cham s'approche d'un misérable lit épais comme une demi-portion de restaurant à 13 sous. Du galet dans une galette!

La maîtresse du logis a vu le mouvement :

— Il est excellent, monsieur; il y a un très-bon lit de plumes.

— Je sens... de plumes de fer, répond Cham avec le plus gracieux sourire.

PIERRE VÉRON.

## REVUE DE LA SEMAINE

Ce que quelques esprits sagaces avaient prévu est arrivé. Paris a voté à peu près et n'a élu presque personne, c'est-à-dire seulement trente-et-un candidats sur quatre-vingts conseillers qu'il avait à nommer.

Dans quarante-neuf quartiers, un scrutin de ballottage devient nécessaire. Ce qu'il en résultera, nul ne peut le prévoir. C'est, — chose triste à dire, — une question de hasard.

Un premier coup d'œil jeté sur le tableau des votes donne la preuve qu'une bonne moitié des électeurs, tout au moins, s'est bravement abstenue de voter. Conseils, recommandations, prières, rien n'y a fait. On a fait toucher au doigt le péril aux hommes d'ordre; on leur a dit et répété sur tous les tons que derrière le conseil municipal se cachait la Commune, qu'il y avait des Urbain et des Ravvier derrière les Bonvalet et les Loiseau-Pinson: rien n'a prévalu contre leur nonchalance.

L'élection avait contre elle le dimanche et la saison.

C'était trop de l'un et de l'autre.

Entre le scrutin et la campagne, les électeurs ont choisi la chose qui leur promettait une plus grosse somme de distractions. Ils sont allés en promenade, et la plupart d'entre eux ont laissé là l'urne du scrutin pour le pâté classique d'un dîner sur l'herbe.

On pourrait aisément faire un grand nombre de réflexions tristement philosophiques sur ce résultat, qui donne un démenti éclatant à nos orgueilleuses prétentions. Que de phrases n'a-t-on pas écrites sur ce besoin impérieux qu'avaient la grande ville et son intelligente population de rentrer dans le droit commun et de confier la gestion de ses intérêts à des magistrats librement élus! Que d'articles savants, et combien d'éloquents discours!

La réclamation de ce droit n'a-t-elle pas été un des prétextes, presque la cause de la guerre civile?

On le concède, et dans les plus larges proportions. Les électeurs sont convoqués, le scrutin est ouvert, les journaux se mettent en campagne, les candidats se présentent, et en conséquence Paris ne vote que d'une main.

Il fait tiède, il fait beau, il y a de la verdure aux champs, les chemins de fer sont à la porte: Paris décampe. Quant à ses droits, il s'en soucie comme d'un noyau de cerise.

Il est vrai que si l'on songe à l'en dépouiller, il court aux barricades. C'est ce qu'on appelle en style de journal la logique des Parisiens.

Quoi qu'il en soit de cette logique, les électeurs sont de nouveau convoqués à bref délai, le 30 de ce mois, dimanche prochain, par conséquent, à un nouveau scrutin de ballottage qui aura pour effet de compléter le conseil municipal tout à la fois, aujourd'hui boiteux et manchot, c'est-à-dire incapable légalement d'agir et de voter.

Que les électeurs cette fois le sachent bien. Il n'y a plus aucune condition de nombre attachée au scrutin du 30 juillet, ni la moitié plus un des électeurs votants, ni le quart plus un des électeurs inscrits: l'élection se fera à la majorité absolue des suffrages.

Or il reste quarante-neuf conseillers à nommer, quarante-neuf sur quatre-vingts, c'est-à-dire plus de la moitié. Il dépend donc des hommes d'ordre de perdre ou de gagner cette majorité. Il leur suffit pour ce résultat, qu'il s'agit d'énoncer simplement pour en faire comprendre toute la gravité, de se rendre au scrutin ou de le désertier. C'est la santé ou le suicide.

Les hommes du parti radical le savent bien; on peut être assuré qu'ils feront un effort décisif dimanche prochain. Ils ont pour eux la discipline, par laquelle trop souvent ils ont triomphé. Faisons leur voir que nous, leurs adversaires, avons la même vertu et non moins de résolution.

Déjà la liste radicale a fait passer l'inévitable M. Bonvalet, qu'on retrouve autour de tous les scrutins, et l'éternel M. Loiseau-Pinson, qui a fait tant de promenades au profit de la ligue républicaine; il s'agit de savoir si on lui laissera le pouvoir de faire

élire M. Mottu et M. Clémenceau, M. Lockroy et M. Floquet, M. Ranc et M. Frédéric Morin.

Si de tels noms, avec ceux qui marchent à la suite, pouvaient être proclamés, c'est le lendemain que la bourgeoisie de Paris s'apercevrait de la faute qu'elle a commise en ne sacrifiant pas une heure pour remplir le plus facile des devoirs civiques.

On pourrait dire tristement qu'elle a abdiqué, et donnerait ainsi raison à ceux qui affirment qu'elle n'a jamais eu et n'aura jamais le sens politique.

En l'état actuel des choses, vingt-trois candidats patronés par l'Union de la Presse ou s'y rattachant par leurs opinions ont été élus. Ce sont: MM. Bournet, Aubertot, Joubert, Louvet, Thorel, Leleux, Ch. Loiseau, Callon, Dubief, Tranchant, Fremyn, Alfred Férot, L. Binder, Watel, Ch. Meunier, Émile Perrin, Saglier, Trélat, Dehaynin, Puteau, Mallet, Dumas.

Pour que cette victoire du premier jour soit complète, il suffit d'un effort. Il sera permis de dire alors que Paris s'est reconquis.

Une remarque qu'on a pu faire, c'est que le nombre des abstentions a été à peu près le même partout et dans d'égales proportions, aussi bien dans les quartiers aristocratiques de la Madeleine et de Saint-Thomas-d'Aquin, que dans ceux de la Goutte-d'Or ou des Carrières d'Amérique. La même indifférence avait étendu son niveau partout, aux extrémités comme au centre.

Faut-il y avoir une fatigue momentanée ou un amollissement général et chronique?

On sait que l'Assemblée, qui siège à Versailles a eu ces jours derniers une séance comme en aiment les belles curieuses et les dilettanti en matière d'éloquence. Il s'agissait de la pétition d'un certain nombre d'évêques en faveur du souverain pontife.

La discussion, amenée sur le terrain glissant du pouvoir temporel et de la liberté du saint-siège, pouvait avoir ses périls, mais promettait un brillant débat oratoire. Les périls ont été écartés, grâce à la modération des orateurs et surtout à la sagesse habile de M. Thiers, qui, dans un langage plein de tact et de mesure, a fait comprendre les conséquences de la pétition poussées à l'extrême, et on a eu, avec le plaisir d'entendre la parole claire et fine de cet homme d'Etat, rompu à toutes les difficultés, l'avantage plus rare d'écouter l'admirable improvisation de M<sup>re</sup> Dupanloup, cette lumière de l'épiscopat français.

M. Gambetta, cette fois, a pris la parole pour affirmer que lui aussi, avec ses amis, se ralliait à la politique patiente et patriotique du chef du pouvoir exécutif, et la droite, qui ne voulait pas de cet accord entre elle et la partie avancée de l'opinion républicaine, s'est ralliée à un amendement qui a obtenu la majorité, et qui renvoyait la pétition à M. le ministre des affaires étrangères, M. Jules Favre.

En style parlementaire ce renvoi équivaut à un enterrement au fond.

C'est au fond ce que tout le monde désirait.

En somme, séance inutile, mais séance brillante. Il en faut pour le tempérament français.

Mais de nouvelles questions se présenteront qui en multiplieront le nombre. On assure tout bas que la gauche radicale, menée au combat par son jeune chef, M. Gambetta, va demander à l'Assemblée sa dissolution dans le but de provoquer des élections générales.

La gauche, émoussée et mise en goût par le résultat des dernières élections, prétend que l'Assemblée n'avait pas d'autre mandat que celui de faire la paix. Cette paix conclue et la guerre civile éteinte, son mandat est expiré. Son devoir est donc de laisser la place à une Assemblée nouvelle, élue pour asseoir définitivement la Constitution du pays.

On peut croire que la droite, c'est-à-dire la majorité de l'Assemblée, ne se ralliera pas aisément à cette proposition. Il y aura des luttes oratoires, et de la tribune l'agitation descendra sur le pays; mais n'est-ce pas ce qu'on veut en soulevant cette grosse question?

Elle n'est pas la seule, et une autre, qui passionne déjà un grand nombre d'esprits, a des périls plus immédiats.

Nous voulons parler de la question qui touche à la réorganisation de l'armée. Elle est palpitante, et, à un certain point de vue, grosse de tempêtes.

On sait qu'il y a eu pendant cette horrible guerre de 70-71, dont la France est sortie mutilée, deux armées; la vieille armée qui a combattu à Reischaffen et à Gravelotte, l'armée de Metz et de Sedan, puis l'armée nouvelle qui s'est formée derrière la Loire et qui a combattu autour d'Orléans et du Mans.

Pendant la dictature de M. Gambetta, de nombreuses promotions ont été faites qui encombrant aujourd'hui les cadres, et à cet inconvénient ajoutent celui de faire perdre toute chance d'avancement aux officiers de l'armée prisonnière qui a trouvé tous les emplois occupés, à son retour de la terre d'Allemagne.

De là une rivalité profonde, constante, presque irritée qui tend, si on n'y porte un remède efficace et prompt, à creuser un fossé entre les deux armées.

Une proposition a été faite de porter le conflit devant une commission d'officiers-généraux pris au sein des deux armées, et présidée par le maréchal Mac-Mahon, dont on connaît l'esprit équitable et le caractère élevé. Et déjà on présente à la Chambre un projet de décret qui annule les nominations faites par la délégation de Tours et de Bordeaux.

Deux généraux, qui ont eu leurs jours de gloire durant la fatale campagne de 1870, le général Chanzy et le général Faiderbe, l'un dans l'Ouest, l'autre dans le Nord, se sont rangés autour de M. Gambetta pour défendre énergiquement les droits de l'armée de la Loire. Un troisième général, le général Billot, marche avec eux. D'autres, qu'on désigne confusément, viendront peut-être à la rescousse. Ce n'est pas encore une scission, mais c'est un conflit qui commence.

N'a-t-on pas entendu déjà des esprits inquiets, pareils aux oiseaux qui de loin prévoient les tempêtes, prononcer tout bas le mot terrible, le mot espagnol de *pronunciamento*? Nous en sommes loin, grand Dieu! mais il est utile, il est nécessaire qu'une loi sage, qui ménage les droits de tous dans de justes proportions, dissipe ce nuage.

La question ne peut pas tarder à être portée à la tribune, et trop de passions animent encore les esprits pour qu'on ne cherche pas avec persévérance et activité un moyen de résoudre la plus redoutable, celle qui les domine toutes.

L'armée ébranlée, l'armée scindée en deux, la société elle-même n'est-elle pas en péril?

Une autre question se présente parallèlement à la question de l'armée, celle de la garde nationale. Elle est un sujet continu d'effroi pour un grand nombre de bons esprits, qui estiment que l'expérience est faite et qu'assez de révolutions ont condamné la dangereuse institution des baïonnettes intelligentes. Ils voudraient qu'une loi radicale en débarrassât la France à tout jamais, en province non moins qu'à Paris.

On assure cependant, sans qu'on sache bien pourquoi, que le chef du pouvoir exécutif hésite. On va même plus loin; on prétend qu'il ne veut pas abroger cette institution, et, combattu dans ses vieilles sympathies, pour n'être pas amené à signer son arrêt de mort, il renvoie l'examen de la question de la garde nationale à la loi sur la réorganisation générale de l'armée.

Quand on voit ce qui se passe à Lyon et à Bordeaux, c'est peut-être jouer avec le feu.

En ce moment les commissions sont aux prises avec la question urgente des impôts. Repoussé une première fois, et on sait de quelle rude façon, M. Pouyer-Quertier, soutenu par M. Thiers, qui n'en veut pas démordre, revient à la charge vigoureusement.

Réussira-t-il, ou, poussé dans ses derniers retranchements, M. Thiers fera-t-il du budget qu'il a préparé une question de cabinet? Rien n'est impossible.

Mais, après les échecs qu'il a subis, on peut assurer hardiment que, dans des temps réguliers, le ministère tout entier aurait cessé d'exister depuis longtemps.

Il est vrai qu'on est en république.

AMÉDÉE ACHARD.



AUTOUR DE PARIS. — Le camp de Villeneuve-l'Étang. — Infirmerie. — (D'après le croquis de M. Pierdon.)



ALLEMAGNE. — Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe. — Rapatriement par la flotte des prisonniers français internés dans le Nord. — (Dessin de M. Jules Noël d'après le croquis de M. L. de Nabat.)

ALLEMAGNE. — Cuxhaven, à l'embouchure de l'Elbe. — Rapatriement par la flotte des prisonniers français internés dans le Nord. — (Dessin de M. Jules Noël d'après le croquis de M. L. de Nabat.)



J. Lix

LE RAPATRIEMENT. — Strasbourg — Accueil fait aux soldats français à leur retour d'Allemagne. — Restaurant populaire fondé en leur faveur. — (Dessin de M. Lix.)

## LE CAMP DE VILLENEUVE-L'ÉTANG

Par suite de la nouvelle situation géographique qui est faite à la France depuis le rapt de l'Alsace et de la Lorraine, notre système de défense sera nécessairement modifié. Paris et ses environs, transformés en un immense camp retranché, devra être désormais le centre de la résistance nationale.

Il semble que le Gouvernement l'a compris ainsi. L'établissement de camps autour de la capitale paraît être un indice de cette préoccupation stratégique.

Nous avions déjà un camp près de Versailles, établi sur le plateau nu et aride de Satory, où le soldat peut se faire à toutes les intempéries des saisons, chaudes et froides. On y grille en été, on y gèle en hiver. Les quelques sapins rabougris, qui, dans ce Sahara en miniature, suent la *malaria* végétale, ne sauraient abriter ni des ardeurs du soleil, ni de l'âcreté des vents glacés. Satory n'en a pas moins une importance militaire; les bâtiments de l' Arsenal, où est détenue une partie des prisonniers faits pendant la dernière insurrection, et dont le *Monde illustré* a donné les dessins, ses vastes casernes qui occupent l'entrée du plateau, le prouvent surabondamment. Le camp de Satory est aujourd'hui composé de troupes de ligne, de chasseurs à cheval et de gendarmes.

Plus près de Paris, et dans la même direction ouest, se trouve le camp de Villeneuve-l'Étang. Ici l'aspect est pittoresque, l'emplacement admirable. C'est une oasis militaire où nos soldats, espérons-le, ne se laisseront pas amollir par les délices de Capoue.

On arrive au camp de Villeneuve-l'Étang par la route qui passe devant le palais de Saint-Cloud et traverse une partie du parc. De grands arbres forment autour un rideau de verdure de haute futaie. La brise, rafraîchie par le courant de la Seine, arrive là tamisée par les feuilles des ormeaux séculaires qui abritent la nouvelle Manufacture de porcelaines, auprès de laquelle campent les chasseurs à cheval, les hussards et les soldats du train des équipages.

L'aspect général du camp se ressent de la riante nature de ces lieux. Tout y est gai, les uniformes comme les visages. D'un peu loin, les pantalons garance du troupière qui va et vient ont l'air de coquelicots balançant au vent leurs corolles écarlates. Les vestes azurées des hussards prennent des airs de bluets, tandis que les baudriers blanc et jaune des gendarmes font l'effet de marguerites et de jon-

quilles. Avec le crayon de Gavarni et pour faire pendant à ses dessins exquis des *Fleurs animées*, on arriverait à constituer une nouvelle flore: la botanique militaire ou les *Fleurs de l'armée française*. Les couleurs de nos uniformes sont, comme celles du drapeau, gaies et lumineuses, faisant éclater dans leur rayonnement typique cet esprit national, net et vif, que ne révélera jamais le sombre uniforme prussien.

La joyuseté du soldat français s'en donne à cœur joie dans le camp de Villeneuve-l'Étang, où les échos des bois voisins s'amuse à lui renvoyer ses lazzi et ses éclats de rire avec les notes du clairon qui chante comme un coq. On y joue au bouchon, on y joue aux quilles; le jeu solennel du loto y rencontre même des fanatiques sur la gaieté desquels sa monotonie ne saurait mordre. Le séjour du camp de Villeneuve devrait être accordé au soldat comme une des plus douces récompenses de ses fatigues. Trois mois de Satory, un mois de Villeneuve-l'Étang. Ce serait bien gagné.

Si le soldat peut s'amuser à Villeneuve, l'officier a sous les yeux tout ce qu'il faut pour s'instruire, et nous aimons à croire qu'il n'en perd plus l'occasion. A deux pas du camp, en effet, se trouvent les brèches toutes fleuries déjà de la redoute de Montretout, le pavillon de Breteuil, l'emplacement des batteries prussiennes à la lanterne de Démosthènes. Apprendre comment on peut investir et bombarder Paris est le meilleur moyen pour arriver à savoir de quelle manière on peut le défendre, et dans l'état militaire il faut toujours être prêt à tout, et, même en temps de paix, se préparer à la guerre.

MAXIME VAUVERT.

## RAPATRIEMENT

DES PRISONNIERS FRANÇAIS

Cette fois-ci la flotte française a bien franchi l'embouchure de l'Elbe, mais son rôle n'est plus le même. Nous pensions la voir au début de la guerre, menaçante et portant un corps de débarquement sur les côtes. Tandis que, aujourd'hui le pauvre drapeau tricolore flotte pacifiquement au souffle de la brise, et dit à ces malheureux soldats groupés sur la plage: « Oui mes enfants, je suis là, je suis votre vrai drapeau, et je vous ramène dans votre patrie. » S'il m'était permis de leur faire une harangue à ces braves qui ont tant souffert, je leur dirais à mon tour: « Rentrez dans votre patrie, mais ren-

trez-y tels que je vous ai connus, disciplinés et « confiants dans votre force et votre supériorité. — « Vous souvenez-vous du 28 octobre? jour à « jamais néfaste dans l'histoire! quand sous un « brouillard épais que Dieu vous envoyait pour ne « pas voir cette cité aux murailles vierges de brèches, la rage au cœur et les larmes dans les yeux, « vous veniez de déposer vos armes aux pieds d'un « ennemi que vous aviez cinq fois vaincu à Borny, « Rezonville, Gravelotte, Servignies et Ladonchamps, « le tombeau de tant de héros? Vous avez été ce jour-là « d'une attitude pleine de dignité et de fierté, vous « avez tous serré la main à vos officiers qui toujours « en avant, vous montraient la victoire.

« Aujourd'hui vous devez vous grouper encore « plus confiants autour d'eux, car eux aussi ont « cruellement souffert au moral dans leur capti- « vité, et ils ont puisé dans le malheur et au con- « tact d'un peuple qui a le saint respect des lois et « de l'obéissance, la conviction profonde que pour « rester grande nation, il faut avoir la foi du passé « et reprendre par l'étude et le travail cet ascendant « moral de l'officier sur le soldat, qui fait la force « des armées.

« Pactiser avec la débauche et des théories sub- « versives qui sont votre perte, c'est oublier vos de- « voirs de vrai citoyen français; car après avoir « quitté l'armée, vous retournerez dans vos campa- « gnes, aider de vos bras l'agriculture, élever vos en- « fants dans le sentiment du devoir; vous leur « montrerez les débris de vos vieux uniformes « troués de balles, et roidis par les murailles froides « des forteresses, et à la vue de ces nobles haillons « leurs cœurs s'enflammeront et vous en ferez des « soldats. »

Cette harangue est l'expression de la pensée de tous les officiers qui, après des journées plus ou moins malheureuses, ont passé quelques mois en Allemagne. L'opinion publique les a quelquefois attaqués, on disait l'armée amollie et démoralisée, n'en croyez rien, elle eût été victorieuse, vous auriez trouvé cet entraîné un peu débandé, du meilleur jour. Mais ils ne sont pas responsables du mauvais sort des armes, ou d'un plan de campagne ineptement conçu, ils ont tenu des heures entières contre des forces souvent quintuples, que peut donc faire le courage contre un pareil torrent? faiblir non, mais mourir comme ils ont su mourir en vrais Français qu'ils sont.

La cheminée du transport vomit la noire fumée, les voiles se gonflent, un hurra retentit: adieu terre d'exil et au revoir!

L. DE NABAT.

## LA RÉPUBLIQUE ROSE

CHRONIQUE DE L'AVENIR ET DU PASSÉ

NOUVELLE

Et rose elle a vécu.

En ce temps-là, M. et M<sup>me</sup> Avoine père étant consuls, comme la république rouge sonnait *e toc-sin des travailleurs* à tous les clochers de la fraternité et qu'on tirait le canon dans vos fenêtres pour vous prier d'*illuminer*, — quatre-vingt-dix-neuf familles, horriblement lasses de ce vacarme social, ramassèrent lestement les branches éparées et les boutures de leur arbre généalogique, y joignirent quelques plantes grimpantes et se déterminèrent à aller rapporter le tout dans un terrain vierge où n'eût jamais soufflé le mistral de la politique.

Il se rencontra donc là toute sorte de monde, des marquis de l'ancien Régime, des barons de l'Empire, des pairs de Juillet, — le tout très-vert, — des philosophes, des poètes, des indifférents, deux ou trois fleurs du jésuite Camelli, mais des *camellias* triples; une ou deux *filles de marbre*, mais de Carrare, et ce qu'il fallait tout juste de *demi-monde* pour ne pas laisser perdre les *demi-places*, enfin, fort à propos

dans la banlieue de la parenté (en dehors des fortifications), sept à huit douzaines de laquais de bonne mine et d'assez jolies femmes de chambre. A ceux-là, on demanda bien vite s'ils n'auraient pas incessamment l'intention de se poser en ilotes et d'apprendre à leurs maîtres qu'ils étaient *des hommes libres!* — Ils secouèrent la tête en souriant. — Ils descendaient tous des *Olive* et des *la Violette*. C'étaient d'honnêtes gens qui se contentaient de voler agréablement M. le comte ou madame la comtesse, et qui savaient bien que les vrais maîtres d'une maison sont les domestiques.

L'élément dominant, ce fut les soupirants de la veille et du lendemain; ce qu'ils entraînaient de raretés féminines dans leur désertion, on n'oserait pas l'énumérer. Ils privèrent littéralement Paris pour quelque temps de ses yeux les plus grands, de ses pieds les plus petits et de ses tailles les plus rondes, voilà pourquoi vous avez si souvent entendu dire aux étrangers: « Il n'y a pas de beautés à Paris! » C'était presque une colonie d'amants impatients qui attendaient le lever sans cesse retardé de la lune de miel, ou de maris désappointés qui avaient vu la Révolution se poser comme une éclipse quotidienne en face de leur premier quartier. Ils allaient chercher, pour abriter l'amour, ces nids charmants qu'on loge si mal dans le feuillage des arbres de la liberté.

Au milieu des jeunes fronts, les quelques rides qu'on voyait n'étaient pas grondeuses. Hommes de tradition, ils portaient encore une fleur de galanterie et de bonne humeur à la boutonnière. C'était

enfin l'émigration de la poésie et de la fine prose: les rieurs en cheveux blancs et les rêveurs en cheveux noirs.

On se prépara donc au départ: on disposa dans un magnifique navire une immense cargaison de vivres, de meubles, d'étoffes; on y inséra de plus, sur la prière d'un grand cordon-bleu, trois paires de tous les animaux domestiques. — Ce fut l'arche fuyant le déluge à la recherche d'un nouveau monde. — Le Noé ou le Christophe Colomb était un ancien armateur qui connaissait l'Océan comme le patriarche des requins.

La petite colonie s'embarqua au Havre, le 17 mars 48... devant une population qui les prit pour des Icaréens. En montant le dernier, le capitaine aperçut au loin le sous-préfet de l'endroit qui bitumait sa quinzième pipe en faisant un petit cours de politique internationale aux pêcheurs d'Étretat.

— La royauté est morte en France! s'écriait-il d'une voix enrouée.

— Excepté celle du roi Pétaud, lui hêla le capitaine en saluant du tillac.

Et la brise légère vint murmurer à leurs oreilles ce terrible anathème; *Révolutionnaires!*

II

Cependant, une vraie tempête de poème épique jeta d'abord le vaisseau le *Partons! Partons!* près des côtes d'Angleterre. Là, ils entendirent un bourdonnement majestueux suivi d'un bruit sec comme une volée de bois vert. — C'étaient les *fenians* du temps

## PASSAGE DES PRISONNIERS

FRANÇAIS A STRASBOURG

Les savants d'Outre-Rhin, frottés de scolastiques et bouffis de pangermanisme, suent sang et eau pour prouver aux Alsaciens que leur véritable patrie est l'Allemagne.

Encore un peu et ils passeraient au Déluge pour démontrer aux Strasbourgeois que la colombe de l'arche était une colombe germanique et que c'est sur la flèche de leur clocher que l'intelligent oiseau vint cueillir le rameau d'olivier qu'elle rapporta à Noë.

L'Alsace, d'après ces profonds ethnographes, était Allemande bien avant Clovis, bien avant Charlemagne. Les gagistes érudits de M. de Bismark, après avoir fouillé les vieilles chartes de la Neustrie et de l'Austrasie, croient apprendre à nos chers français séparés que le royaume de Lothaire, à la fin du moyen âge, faisait partie de l'empire d'Othon et leur persuader qu'en conséquence les provinces françaises de l'Est doivent aujourd'hui faire logiquement retour au nouvel empire de Guillaume I<sup>er</sup>.

Malheureusement ces naïfs intéressés et maladroitement érudits se heurtent à un fait qui jette bas leur mille échafaudage, le patriotisme français incarné au cœur des Alsaciens.

Quelques dispositions que les yeux aient à ne pas voir, et leurs oreilles à ne pas entendre, ces Teutons puits de science sont bien forcés de constater que ce qui distingue les provinces françaises que leur empereur vient si brutalement d'annexer à l'Allemagne, ce n'est pas un fanatique amour pour la nouvelle nationalité que leur impose le droit de la force. *In petto* (ils savent assez de latin pour comprendre cette expression) ils sont forcés de s'avouer entre eux que le casque à pointe ne sera jamais salué par les Alsaciens que de la manière dont les Suisses saluent la casquette de Gesler.

La funeste annexion ne date que d'hier, et déjà mille occasions se sont présentées où les Strasbourgeois ont eu le courage d'affirmer leur haine en face du Prussien oppresseur et leur ardente sympathie pour tout ce qui est Français.

Le retour de nos prisonniers, venant du fond de l'Allemagne et leur passage dans la capitale de l'Alsace, a été la cause de ces manifestations non équivoques. Chaque convoi était un témoignage nouveau, éclatant, de cet attachement invincible des vaincus pour la mère patrie.

Nos soldats qui reviennent de captivité sont obli-

gés de payer leur voyage depuis le lieu de leur internement jusqu'à Kehl. Là, l'autorité prussienne les abandonne sans guides ni ressources. Toutes ces malheureuses victimes de nos désastres se réfugient à Strasbourg.

Les premiers rapatriés, sans pain, sans argent, étaient forcés de coucher à la belle étoile, quelquefois de tendre la main blessée dans le combat pour obtenir de quoi ne pas mourir de faim.

La grande pitié qui animait le cœur de Jeanne d'Arc et qui sauva la France étreignit le cœur des Strasbourgeois témoins de ces infortunes, et en quelques jours un comité fut formé, qui se chargea d'organiser la réception de leurs compatriotes malheureux.

Tout fut prévu et on subvint à tout, grâce au patriotisme empressé de la population entière.

Dès ce moment, tout convoi de prisonniers passant à Strasbourg devient l'hôte du comité de réception, dont le premier soin est d'amener nos pauvres soldats exténués au restaurant populaire établi à la halle couverte. Là, chacun trouve devant lui la soupe traditionnelle, de la viande rôtie, les saucisses nationales, des légumes, de la salade, du vin et du pain blanc. Quel régal pour ces prisonniers, qui, tout le temps de leur longue détention, ont été nourris de cet affreux pain noir de soldat prussien, et à qui le vainqueur n'a jamais offert un verre de vin!

L'estomac satisfait, on passe à la toilette. Le comité distribue des chemises, des chaussettes, des chaussures à ces héroïques va-nu-pieds, auxquels la victoire, cette fois, n'a donné aucun dédommagement à leurs misères.

Ceux qui passent la nuit dans la ville sont logés en partie chez les habitants, qui, à chaque convoi, vont jusqu'à la gare pour disputer, arracher à la générosité les uns des autres les rédemptionnés de la guerre. Le lendemain matin, on leur sert un déjeuner, et à midi un second repas confortable qui les leste pour le départ de deux heures.

La charité patriotique des dames de Strasbourg se multiplie. C'est à qui donnera le plus de douceurs, de cigares, de tabac, à nos braves troupiers, à qui les soignera lorsqu'ils souffrent, leur prodiguera les plus fiévreuses espérances lorsqu'ils reviennent abattus, à qui leur soufflera plus intense l'âcre désir de la revanche prochaine.

Depuis l'établissement du comité de secours, il a été reçu au Restaurant populaire, dont notre gravure reproduit le dessin, soixante-douze mille prisonniers qui ont consommé plus de cent mille repas.

Toutes les ressources ont été fournies par les par-

ticuliers et l'initiative privée a subvenu à tous les besoins.

Grâce au zèle déployé par M. Molk, pharmacien et M. Henri Villard, négociant, tout soldat français revenant d'Allemagne, retrouve à Strasbourg quelques heures de la vie de famille, serre une de ces mains amies dont on comprend l'étreinte sans qu'il soit besoin de parler.

L'empressement de toutes les classes de la société Strasbourgeoise pour cette œuvre de générosité nationale a été admirable. Les Prussiens ont pu juger de la puissance de cet élan patriotique qui a dû les fixer sur les dispositions vraies des peuples annexés. Si leurs savants en *us* ou en *deucht* ont été témoins de cette fraternité inébranlable qui lie les Alsaciens à l'armée et à la patrie française, ils ont dû douter de leur science, un moment, comme j'en douterai toujours et se dire que depuis Othon le German, les provinces de l'Est ont bien oublié le pangermanisme, que l'assimilation de l'Alsace et de la Lorraine à la Prusse sera chose fort longue, fort difficile et surtout fort coûteuse, et qu'une Vénétie qui sent derrière elle douze cent mille hommes tout prêts à l'aider quand elle voudra rompre ses chaînes, est une Vénétie qui rugit comme jadis sa sœur de l'Adriatique:

*Siamo servi, sì, ma ognor fiorenti.*

Nous sommes esclaves, oui, mais esclaves toujours frémissants.

LÉO DE BERNARD.

## LE PRINCE ARTHUR

RECEVANT LE TITRE DE CITOYEN DE LA CITÉ DE LONDRES

*Civis sum Romanus*; ce mot, prononcé par un romain de la vieille roche, disait tout. Dans l'antique cité, plus tard dans toute l'Italie, dans le monde entier enfin, le titre de *citoyen romain* était celui devant lequel s'inclinaient les peuples conquis et les rois étrangers. Dans la Rome républicaine, ce titre était tenu en grand honneur et les consuls et leurs lieutenants savaient tout le respect qu'il commandait. Plus tard les triumvirs et les empereurs firent de cette dignité civique, ce que bien des gouvernements en France ont fait de la croix d'honneur, ils le prodiguèrent non-seulement à des affranchis, à des particuliers, mais à des populations, à des villes entières et il se trouva que le jour où tout le monde fut citoyen romain, il n'y eut plus de Rome, plus d'empire Romain.

que fouettaient les constables de Londres. — Le ciel redevenu bleu, ils firent force de voiles, tournèrent en hâte la France et la Péninsule où la révolution les poursuivait, aperçurent de loin la Sicile qu'on bombardait, et la Grèce où le parti libéral en voulait encore à ce pauvre M. Othon, et s'aventurèrent enfin dans l'archipel à la piste d'un pays nouveau. Là, ils respirèrent. — La vieille Europe les quittait. Ils se perdaient doucement au milieu de ce riant bouquet d'îles, offert par l'antiquité à Vénus. — C'étaient les Cyclades, Chio, Samos, Lesbos d'amoureuse mémoire. — Ils allaient pourtant leur dire adieu, quand une avarie considérable les obligea de se mettre en sûreté sur un rocher, qui apparaissait au loin comme un quartier des Pyrénées perdu en pleine mer. — Après une ascension fabuleuse, ils se trouvèrent au bas d'un second escarpement de sable et de bruyères que quelques curieux se firent un devoir d'escalader. — Pendant ce temps un membre de l'Institut expliqua comme quoi l'île était un produit volcanique d'une incurable stérilité. — Une heure après, on les vit reparaitre, poussant de grands cris de joie, et invitant d'un geste tout le monde à les rejoindre.

Ils étaient descendus dans une longue vallée emprisonnée par une double ceinture de rocs, de pics, de crêtes et de caps. — Une rivière changeante et souple comme un ruban enlaçait six petites îles plus éclatantes de fleurs, de verdure et de fruits, qu'un jardin de la terre promise. Il semblait que toutes les plantes de la création eussent envoyé leurs délégués à l'éternelle fête du printemps. Là, des boi-

de citronniers et d'aloès couraient le long des collines, les vignes saluaient le soleil en inclinant leurs lourdes grappes dorées, les arbres à fleurs de la Chine secouaient sous eux leurs mille guirlandes, tandis que des touffes de roses fraternisaient avec des champs de maïs. La *piegoutiane* elle-même mûrissait entre des buissons de lilas, et le platane couvrait ses larges ombres un champ entier de dahlias bleus! — le dahlia bleu! — la plante philosophale des botanistes!

Et pourtant, chose bizarre, nulle trace d'habitation ne se révélait; le dernier des Mohicans lui-même, eût en vain cherché sur le sol l'empreinte d'un pied humain. — On se perdit en conjectures et quelques-uns affirmaient déjà avoir retrouvé l'ancien paradis terrestre, quand un second membre de l'Institut, ennemi intime du premier, se rappela, quelques années auparavant, avoir lu dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes, à l'article: *Effets de l'orage*, la relation d'un phénomène singulier. Une trombe avait enlevé, chez un riche pépiniériste de Smyrne, une magnifique collection de graines de toute espèce en la portant dans différentes directions. — Quelques terrains de l'île de Chio s'étaient subitement métamorphosés en jardins enchantés. — Selon toute probabilité, l'île nouvelle, située au passage de la trombe, avait été la mieux partagée.

Après bien des reconnaissances, comme les étoiles arrivaient une à une au rendez-vous nocturne, un grand souper fut préparé. Chypre fournissait le vin et les six petites îles le dessert. Puis on dressa les tentes et un doux silence s'établit. Tous les rossi-

gnols d'Europe, dont cet île était le rendez-vous, enchantèrent le sommeil des débarqués.

Le lendemain, on décida à l'unanimité que les îles nouvelles seraient choisies comme lieu de résidence et porteraient le nom d'îles du *Paradis retrouvé*; On s'occupa ensuite de l'organisation de la colonie.

L'idée de phalanstère fut tout d'abord repoussée: le phalanstère, ce sacrifice très-inutile et très-prosaïque de l'individualité permise à une fraternité béate.

Le communisme n'eut pas plus de succès; on trouva ridicule d'avoir juste autant de terrain qu'un pot de tulipes. Encore si l'humanité était fleur! On fit donc trente lots de toutes les terres: cinq grands, quinze moyens, dix petits. — Vingt furent tirés au sort; les dix autres étaient destinés à former le territoire de la ville où devaient habiter les arts, les lettres et l'industrie. Ce fut une *tombola* d'immeubles. Il n'y eut point après la moindre jalousie. — On décida d'ailleurs que les alliances se feraient de droit entre les victimes du hasard et ses favoris. Ainsi la fille d'un possesseur du sol ne pouvait épouser que le fils d'un propriétaire *in partibus et vice versa*. C'était ce double mouvement circulaire que la chanoinesse Anoska, une Polonaise réfugiée pour la seconde fois, définissait: *faire tourner la propriété autour de la terre*.

III

Une patrie leur était donc rendue à ces exilés de la vie intelligente; ils avaient trouvé un petit point



ANGLETERRE. — Le prince Arthur recevant du lord maire et des sчерifs le titre de citoyen de la cité de Londres, dans la salle du Guildhall, le jeudi 13 juillet 1871. — (Dessin de M. Gustave Jonet.)

ANGLETERRE. — Le prince Arthnr recevant du lord maire et des scherifs le titre de citoyen de la cité de Londres, dans la salle du Guildhall, le jeudi 13 juillet 1871. — (Dessin de M. Gustave Zonetti.)



LES NUITS DE MAI 1871. — Montmorency. — Les Prussiens devant Paris en flammes. — (Composition de M. Lix, peintre.)

La cité de Londres, comme l'antique Rome, comme la République de Venise, a voulu avoir son livre d'or sur lequel elle inscrit le nombre de ceux à qui elle fait l'honneur de conférer le titre de citoyen de la Cité. C'est un livre aristocratique par excellence. Ce sont les gros négociants de la Cité, les puissants armateurs, les maîtres des comptoirs cosmopolites qui forment le cénacle de cet ordre honorifique. Ils ont grand soin de ne pas prodiguer leurs faveurs et si on n'est pas marchand, il faut être roi ou prince pour aspirer à cette dignité.

Le prince Arthur, le troisième fils de la reine Victoria vient d'être admis dans la noble corporation. Cela ne s'est pas fait simplement, comme, par exemple, au moyen de l'expédition d'un brevet au palais du prince. Les anglais mettent plus de sérieux dans ce qui est digne.

La cérémonie a eu lieu dans la grande et imposante salle du Guildhall, le 13 juillet. L'aristocratie de nom et d'argent se pressait sur les banquettes; les dames étaient venues là en toilettes de grand appareil. Une estrade avait été préparée sur laquelle une table, recouverte d'un tapis rouge, portait l'épée et la main de la justice, emblèmes de la puissance royale. Le lord maire et les aldermann d'un côté, de l'autre le prince Arthur. Solennellement et devant un public d'élite, le titre de citoyen de la Cité de Londres a été conféré au fils de la reine d'Angleterre. Son nom a été inscrit par les secrétaires et greffiers sur le livre d'or de la grande cité marchande et le titulaire, quoique prince du sang, en a été très-honoré.

N'est pas qui veut citoyen de la cité de Londres, et tout Anglais, décoré de ce titre, a conscience de ce qu'il vaut et sait au besoin le porter haut et le faire respecter.

MAC VERNOLL.

## LES PRUSSIENS

DEVANT PARIS EN FLAMMES

Paris est en flammes!

Qui donc a allumé l'immense incendie?

Le Ciel a-t-il voulu frapper une nouvelle Sodome?

Mais, à deux pas des Tuileries, dans les rues de Lille, de Rivoli, faubourg Saint-Honoré, des vieillards, des femmes, des enfants sont ensevelis dans un lindeuil de feu...

du globe oublié de la boîte de Pandore. — Emigrés de toutes les opinions, leur Coblenz ne connaissait qu'un drapeau, — celui du parti des gens d'esprit contre le grand parti des imbéciles; ils n'étaient pas fâchés d'ailleurs de rompre avec ce vieux monde, où l'on déboise tout, excepté la forêt des préjugés, où l'on se trouve à chaque moment de la journée en face de sotts à combattre, — un contre dix; — où quinze cents limes râpent sans relâche l'émail de votre existence; où la tuile du gros bon sens vous tombe sur la tête, dès que vous mettez le pied dans la rue; — où l'on est riche à nonante ans, comme disent les Brabançons, quand mille écus vous suffiraient, et où l'on n'a pas mille écus à sa majorité, quand on se sent l'appétit d'avaler le veau d'or à son premier repas; — où les propos saugrenus, — bien plus insupportables que les cris de Paris, — vous agacent l'oreille depuis la naissance jusqu'au décès; — un pauvre diable qui a une chaîne, et qu'on appelle un *homme qui se livre à la débauche*, — une bête brute qui épouse pour ses écus une femme hideuse comme un crapaud borgne, et qu'on baptise complaisamment de *guillard qui fait bon s'affaires*. Les gens sérieux qui disent de Balzac: — Les romans ce sont des *belises*: — Les Spartiates pour rire qui proclament entre deux coupes de vin de Champagne que les perles d'une coiffure sont autant de *gouttes de sueur du peuple*; — les modistes de l'ordre moral qui trouvent que la plus belle parure d'une femme, c'est la modestie.

C'est assez dire que toutes ces absurdités en matière de luxe — qui corrompt les nations, — tous ces

Les incendiaires sont-ils échappés de la prison ou des bagnes?

Autre chose brûle que le palais de Justice et la rue de Jérusalem...

La torche est-elle aux mains des fanatiques de la liberté?

Mais, c'est la liberté que l'on égorge.

L'Hôtel-de-Ville s'effondre, et avec lui disparaissent nos plus grands souvenirs d'émancipation.

L'Hôtel-de-Ville!

C'est là que nos pères ont vingt fois affronté la mort pour l'indépendance; c'est de ces fenêtres, dont la flamme lèche les bords, qu'ont été proclamées nos chartes d'affranchissement...

Qui donc a allumé l'immense incendie?

La bande de coquins qui ont, pendant deux mois, deshonoré Paris de leurs folies sanglantes, a tout combiné avec une effroyable préméditation.

Le mot d'ordre a été donné, l'heure fixée d'avance.

Les Teutons ont voulu achever leur œuvre. Ils ont lâché sur la grande cité le résidu du banditisme européen, groupé toutes les médiocrités jalouses, exploité toutes les ambitions déçues. Ils ont fait un corps d'armée de ces prostitués des deux sexes, donnant aux uns un fusil, aux autres un bidon de pétrole.

L'heure est venue. Et pendant que tout ici va disparaître dans la dévastation et la mort, voyez-les, là-bas sur la terrasse d'un château, au pied de la colline de Montmorency... le verre de champagne à la main, nonchalamment appuyés sur la vénus banale chassée de nos trottoirs, ils boivent à la destruction de la France.

Paris en feu, quel magnifique décor à leur orgie! L'ivresse les gagne, et leurs hurras arrivent jusqu'à nous...

Mais la honte et le désespoir enivrent aussi.

Toast contre toast.

Et puisqu'il te plaît de boire à nos ruines, Guillaume, nous, nous buvons: à la revanche!

G. MONTGANZY.

## COURRIER DU PALAIS

Une grave affaire vient d'être soumise à l'appréciation de la Cour de cassation, chambres réunies. Je veux parler, bien entendu, des poursuites disciplinaires

contre M. le premier président Devienne. Tout le monde se rappelle que, le 23 septembre 1870 un décret, rendu par le gouvernement de la défense nationale, avait traduit disciplinairement devant la Cour M. le premier président Devienne, alors absent de Paris. Des lettres et divers documents, publiés dans la troisième livraison des papiers et correspondances impériales trouvées aux Tuileries, avaient révélé des faits qui parurent alors au gouvernement de la défense nationale de nature à compromettre le caractère de ce magistrat.

La Cour vient de statuer, et je crois devoir imiter tous les journaux qui ont donné le sens de l'arrêt ou qui l'ont reproduit textuellement sans critique et même sans commentaire; cet arrêt est conforme du reste au réquisitoire de M. le Procureur général Renouard.

La Cour décide d'abord, après avoir visé les articles de lois sur lesquelles elle s'appuie, « que le décret du 23 septembre 1870, émané d'un pouvoir auquel n'appartient pas l'exercice de l'action disciplinaire, n'a pu saisir légalement la Cour de cassation », puis l'arrêt continue ainsi:

« Mais attendu que la Cour, usant de son pouvoir disciplinaire, a le droit et le devoir de vérifier et d'apprécier, même d'office, les faits reprochés par le décret à M. le premier président Devienne;

« Que M. Devienne, loin de décliner la juridiction de la Cour, l'invoque, au contraire avec instance;

« Qu'il y a donc lieu par elle d'entrer dans l'examen du fond;

« Attendu que les lettres publiées dans la troisième livraison des papiers et correspondances impériales, auxquelles se réfère le décret, et la personne de qui elles émanent n'autorisent pas les inductions qu'en a tirées ce décret;

« Attendu, en effet, que les deux premiers de ces écrits, les seuls qui se rapportent à cette affaire sont, l'un et l'autre, complètement étrangers à M. le premier président Devienne et ne contiennent rien d'où l'on puisse faire résulter la preuve d'un concours de sa part à une négociation quelconque avec leur auteur, relativement au fait de paternité qu'ils énoncent;

« Attendu qu'il résulte, au contraire, des explications et des documents spontanément fournis à la Cour par M. le premier président Devienne que jamais il n'a pris part à aucune négociation de ce genre; mais que, vers la fin de l'année 1864, à l'occasion de graves mésintelligences survenues entre deux époux du rang le plus élevé, il fut appelé à intervenir, par suite de la confiance qui lui était

codes de Lycurgues bâtards, ces baquets de brouet noir qui sont la boue des discussions, furent impitoyablement laissés à fond de cale.

Pour eux, l'argent fut un moyen et non pas un but. — Il leur sembla qu'il n'y avait pas d'élégances, de délicatesses, de coquetteries, dont on ne dût entourer les misères de la vie! — On ne dort pas mieux sur un oreiller frangé de den telles, mais qui niera que l'amour y soit plus exquis? La pression d'une main qui se dégage n'a-t-elle pas quelque chose de moins banal et de plus discret? Etre irréprochable au physique n'est-ce pas déjà racheter un peu les torts qu'on peut avoir au moral? Se plaindre qu'une femme ait trop de robes, n'est-ce pas se plaindre qu'une rose ait trop de feuilles? Béranger, le chansonnier national ne comprenait que les *chaises de paille*. A tout prendre on cause plus confortablement sur un canapé de satin.

Ces raffinements en horreur à la démocratie, ne les empêchèrent pas d'être virils. Ils le prouvèrent en construisant la ville. Tout le monde se mit à l'œuvre. — Il ne s'agissait plus de répéter, à mille lieues de distance, le quartier de la chaussée d'Antin ou le quartier Rivoli. — On avait assez de ces villes aux rues uniformes, belles comme une page d'écriture, suite de lieux communs, œuvres complètes d'un entrepreneur de bâtiments. — Chacun fut donc appelé à traduire, en n'importe quelle langue, sa pensée la plus intime, et bientôt, tandis que la campagne se peuplait de chaumières où il y avait toujours un cœur, on vit surgir dans l'air la tour de Babel en détail; ce fut la confusion des architectures, mais

les maçons ne cessèrent pas de s'entendre; le pignon gothique comprit la coupole grecque; la pagode indienne ne jura point avec le triangle antique; l'aiguille orientale se parallélisa avec la flèche du moyen âge; la maison de Dieu ne fut pas oubliée, et comme il n'y avait pas — chose étrange — un seul athée parmi eux, ils réussirent à trouver une église qui ne ressemblait pas à une Bourse et où les fidèles ne couraient pas le risque de prendre les *repons* des chœurs pour la *réponse des primes*. L'intérieur des habitations fut mis sous la haute police du goût: la pacotille cette prostitution de l'Art qui demanderait vraiment un Parent-Duchâtelet, devait être impitoyablement saisie et renvoyée à Paris à titre de restitution; ainsi le zinc qui joue le bronze, la malle durcie qui joue l'écaillé, la colle jaune qui joue l'or, le papier gaufré qui joue le cuir, la moulure qui joue la sculpture, le faux Louis XIII, le faux Louis XV, le faux Henri II, enfin toutes ces coquetteries immondes qui ornent les salons d'aujourd'hui. Un *style décent* fut de rigueur dans le choix des mobiliers. On était tenu d'apprendre l'orthographe des choses, comme il est défendu d'ignorer l'orthographe des mots; — tous les quinze jours une chasse en battue fut organisée contre la Banalité, cette bête féroce qui a l'air si doux.

Ce qui coûta le moins à construire fut l'hôtel qui devait servir au gouvernement. Un des principaux colons se trouvait possesseur en France du fameux *chêne de saint Louis*; on transplanta dans la colonie, par les moyens connus, le vénérable colosse sous lequel devait se rendre la justice,

donnée par l'épouse offensée et dont il a mis sous les yeux de la Cour la preuve écrite ;

« Qu'il considéra comme un devoir, auquel il ne pouvait se refuser, la mission d'apaisement et de conciliation qui s'imposait à lui, mission analogue à celle que, dans de semblables conjonctures, le législateur, par les articles 281 et 282 du Code civil, prescrit à un magistrat de première instance ;

« Que si M. le premier président Devienne a été obligé, non de faire une *visite*, comme s'exprime une des lettres, mais d'avoir une unique entrevue avec l'auteur de ces lettres, dans une ville voisine de sa résidence, cette démarche était la conséquence et la condition nécessaire de la mission qui lui était confiée ;

« Que par l'autorité morale de son intervention et en faisant appel aux sentiments élevés de l'épouse offensée, M. Devienne est parvenu à rétablir la paix dans la famille et à épargner un fâcheux éclat ; qu'ainsi, loin de compromettre la dignité du magistrat, il a accompli une bonne et honorable action ;

« Par ces motifs,  
« Et en adoptant au fond ceux donnés par M. le procureur général dans le réquisitoire qui précède,  
« La Cour,

« Sans s'arrêter au décret rendu, le 23 septembre 1870, par le gouvernement de la défense nationale, et s'attendant d'office, déclare qu'il n'y a lieu à exercer contre M. le premier président Devienne aucune poursuite disciplinaire, et autorise la publication du présent arrêt ;

« Ainsi fait et prononcé par la Cour de cassation, chambres réunies, en chambre de conseil, le vendredi 21 juillet 1871. »

Les pièces qui ont motivé le décret sont imprimées et par conséquent connues de tout le monde ; je n'ai donc, Dieu merci ! rien de plus à raconter ni à expliquer.

Le tribunal correctionnel continue à juger les fonctionnaires de la Commune ; nous avons vu passer sur le banc des prévenus un receveur des postes, un entrepreneur des tabacs, ancien directeur de théâtre, un inspecteur de l'octroi, un chef de bureau de la préfecture de police. Ce dernier s'est vu forcé d'opter entre la fusillade et les fonctions qui le compromettent aujourd'hui, et, M<sup>e</sup> Deffis, son défenseur, disait avec raison :

« Il y a des hommes qui, malgré les mauvais traitements, les tortures affreuses et la mort imminente, refusent des services qu'ils ne croient pas devoir rendre. Ces hommes-là, on les appelle des héros. Mais des héros et des martyrs volontaires, combien y en a-t-il ? »

Enfin, sur un petit îlot rocailleux et maussade, on bâtit une *petite maison blanche, avec des contre-vents verts*, sur la façade de laquelle on lisait :

*Ici seront renfermés tous ceux qui seront convaincus d'avoir parlé politique, ou fait rimer âme avec flamme, On le nomma Odéon.*

La ville bâtie, on s'occupa de la constitution. Elle fut présentée en un quart d'heure, votée en cinq minutes, et promulguée le lendemain. Elle se composait de six articles.

CONSTITUTION

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

Article 1<sup>er</sup>. En présence de Dieu, le gouvernement des îles du *Paradis retrouvé* est une République Rose. (Voté par acclamation.)

Art. 2. La liberté est la propriété de tout le monde. La liberté est le droit d'aller et de venir, et même de rester chez soi. Elle a pour bornes aux quatre points cardinaux le précepte suivant : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent. »

(Un grand tumulte causé par un petit scandale suivit la lecture de cet article : une moustache noire venait de risquer un point d'orgue sur la joue droite de la vicomtesse de L\*\*\*. L'orage grossissant, le coupable fut sommé de s'expliquer ; il se leva à l'instant. « Messieurs, dit-il, je n'ai fait qu'user de mon droit, et me promener dans la définition de la liberté. La preuve en est que je n'ai rien donné à madame la vicomtesse que je ne consente à me voir prendre par elle. »

« Le nombre en est bien petit. La moyenne de l'humanité ne s'élève pas jusque-là. »

Le tribunal a dû condamner aussi un membre de la commission municipale du 17<sup>e</sup> arrondissement, spécialement chargé de l'enseignement, — toujours sous la Commune, — et enfin un juge sous la Commune.

Voici maintenant que nous commençons à savoir un peu ce qui se passe en dehors de la politique dans les pays étrangers ; les correspondances commencent à trouver une petite place libre pour nous parler des tribunaux ; c'est ainsi que nous avons connu les infortunes passagères d'un nommé Wolf-Goldstein, habitant de New-York.

Supposez que vous avez, comme ce digne homme, atteint l'âge de cinquante et quelques années, que vous n'avez jamais été marié, et qu'un beau matin il vous tombe des nues une femme légitime qui vous reconnaît pour son époux et qui produit des témoins de votre mariage.

Or, M. Wolf-Goldstein était bien sûr d'avoir été toujours célibataire, et il se démenait comme un beau diable pour faire partager sa certitude au juge de police devant lequel il avait été conduit.

— C'est bien lui ! s'était écrié sa prétendue femme en le voyant ; c'est bien là mon mari, l'homme qui m'a épousée ici en 1863, et qui m'a abandonnée à Londres en 1866. Je le reconnais.

— Moi ! moi ! Wolf Goldstein ?

— Vous ne vous nommez pas Goldstein, vous vous nommez Louis Goldschmidt.

Le malheureux proteste ; mais à la femme succède dix témoins qui affirment que le gentleman présent est bien Louis Goldschmidt, et qu'il a épousé la plaignante à New-York en 1864, ils le reconnaissent parfaitement et ils en font serment, avec la régularité et l'assurance de vrais témoins... de profession !

Il me serait bien doux et surtout bien facile de prolonger la situation, de vous montrer la plaignante entraînant son mari dans son domicile, ou le faisant condamner à des dommages-intérêts considérables, ce qui était probablement son but, les tribunaux d'outre-mer ont cela d'avantageux pour les chroniqueurs, qu'il vous est difficile, ô lecteurs, d'aller vérifier le fait, et d'ailleurs on ne se préoccupe pas trop de la vraisemblance quand la chose vous amuse ! Mais je resterai dans le domaine de la vérité, trouvant d'ailleurs l'aventure bien assez extraordinaire comme cela.

M. Wolf Goldstein, un peu revenu de son étourdissement, produisit des papiers prouvant qu'il n'avait quitté pour la première fois son pays que de-

puis quatre mois, et que par conséquent il n'avait pu se marier à New-York en 1864.

La demanderesse, un peu interdite, s'est bornée à dire pour s'excuser, qu'elle n'avait pas vu son mari depuis 1866 et qu'elle avait pu se tromper de visage.

Mais les témoins?... oh ! les témoins ne se sont pas donné tant de peine, ils sont partis tout simplement et tout tranquillement, après avoir touché leur taxe, sans doute !

Vous savez qu'il n'y a pas besoin d'aller en Amérique pour être témoin de pareilles scènes ; cela se passe fort bien en Angleterre.

La semaine prochaine, j'aurai probablement à vous donner des nouvelles des conseils de guerre.

PETIT-JEAN.

INCENDIE DU GRENIER D'ABONDANCE

Derrière le couvent des Célestins existait jadis un vaste emplacement appelé le *champ à l'âtre*. La ville de Paris, représentée en ce temps-là, sous Charles V, par le prévôt des marchands, en avait fait l'acquisition, et y avait fait construire d'immenses granges servant de magasins d'armes.

En 1533, François I<sup>er</sup> ayant besoin d'un local pour fondre des canons, demanda les granges de l'artillerie au prévôt des marchands qui ne les prêta que de très-mauvaise grâce. Ce que ce magistrat redoutait arriva. Le roi s'empara des granges de la ville, et, sans en rembourser le prix d'acquisition, en fit un bien de maison Royale.

A ces terrains, achetés à si bon compte, Henry IV en ajouta de nouveaux qu'il paya à beaux deniers comptants et sur lesquels il fit élever l'hôtel du grand maître de l'artillerie, Sully, et les grands bâtiments de l'Arsenal.

Sous Louis XIV, l'Arsenal comme établissement militaire n'en avait plus que le nom. Le grand roi se servait de ses fonderies pour y faire couler les statues destinées à embellir ses jardins royaux. « Quelques fusils rouillés, quelques mortiers hors d'état de servir, voilà tout ce qu'on y voit. » dit Mercier.

La suppression de l'Arsenal de la Bastille fut décidée sous Louis XVI. La vente des terrains et bâtiments décrétée. On ne conserva que le bâtiment occupé par la bibliothèque composée primitivement de la collection du marquis de Paulmy, réunie par le comte d'Artois à celle du duc de la Vallière, bibliothèque qui renferme aujourd'hui deux cent mille volumes et six mille manuscrits.

France était le premier serrurier de son royaume, et où l'on disait :

Voltaire est agricole, et Choiseul est fermier.

On lut donc sur la porte d'une grande dame qui avait laquais et cochers poudrés :

*La duchesse de D\*\*\*.*

MODES.

Un peu plus loin, cette enseigne consolante arrêtait le regard :

*Le comte d'A.*

CARROSSERIE

*Gustave XV,*

ANCIEN ROI

*Eaux-de-vie et liqueurs.*

Le meilleur élève de M. Eugène Delacroix s'établit peintre en bâtiments. Le prince W\*\*\* se fit menuisier. Il recevait son monde en costume complet de soie blanche ; un escalier de citronnier conduisait au moulin ; la meule était en marbre gris, les ailes en taffetas amarante.

Et ce fut entre ces nouveaux travailleurs une rivalité de bon goût, une concurrence désespérante d'originalité ; ils mirent tout leur esprit à leurs œuvres.

XAVIER AUBRYET.

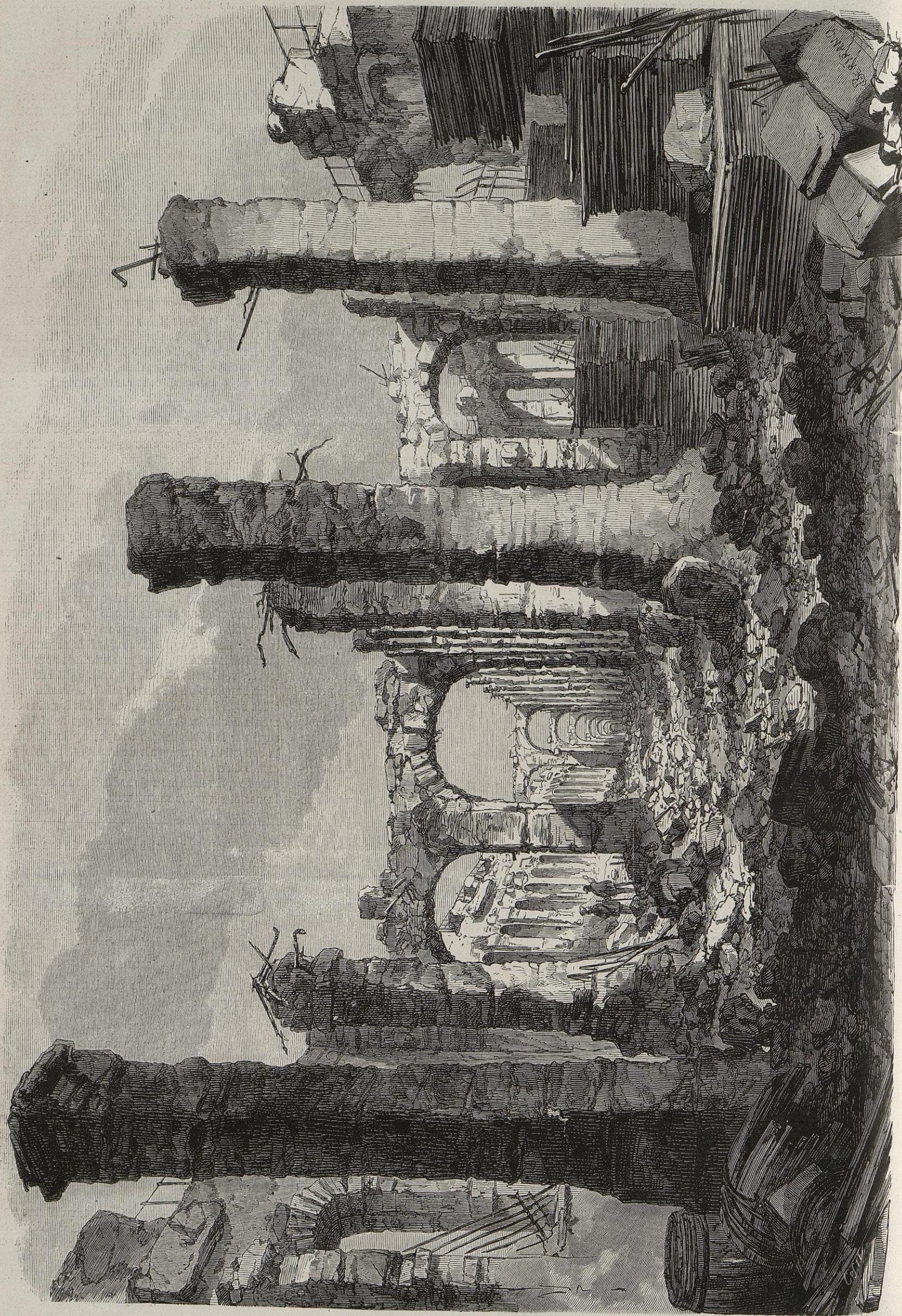
(La suite au prochain numéro.)

IV

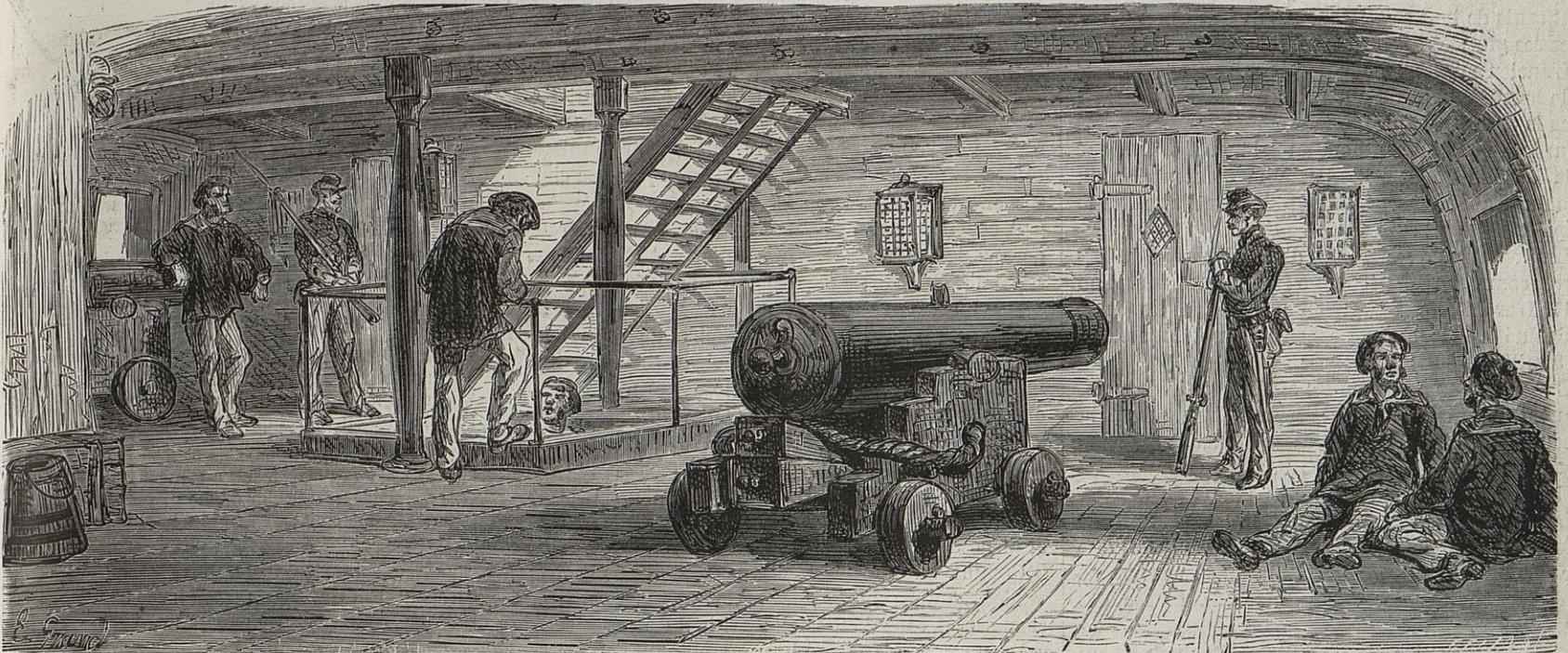
On n'inscrivit pas sur les pierres de taille, comme une ordonnance de police, ces maximes d'amour universel que contre-signent un peu plus tard les boulets et les balles. Il n'y eut plus le moindre effet à produire avec le mot *liberté* escorté de points d'exclamation.

L'égalité ne fut pas décrétée davantage ; seulement il leur parut curieux de traiter le métier comme l'art, et de prouver qu'entre l'artisan et l'homme du monde, ce n'est pas la profession qui fait la différence, mais l'homme.

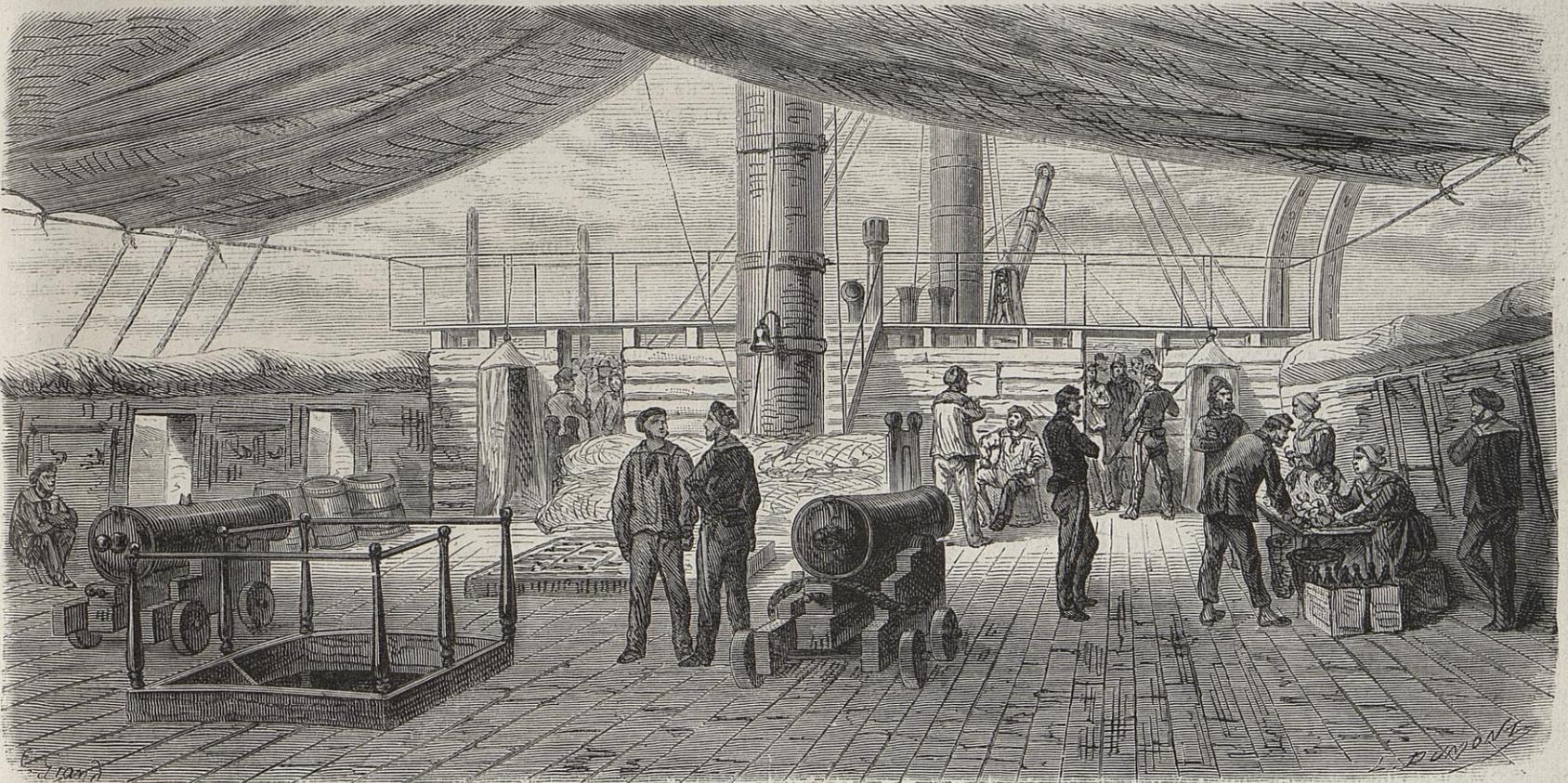
Ils reprirent la société à l'époque où le roi de



LES RUINES DE PARIS. — Intérieur du grenier d'abondance. — (D'après nature, par M. Bortrand.)



LES PONTONS. — L'entre-pont. — La garde des insurgés prisonniers. — (Dessins de M. Eug. Grand, notre correspondant.)



LES PONTONS. — Le pont. — Les prisonniers à la buvette.



BREST. — les pontons. — Le dortoir. — (Voir l'article page 78.)

LES RUINES DE PARIS. — Intérieur du grenier d'abondance. — (D'après nature, par M. Bertrand.)

Comme les bâtiments de la bibliothèque, ceux de la caserne des Célestins et du petit Arsenal subsistent seuls de tout ce qui constituait l'ancien Arsenal avec ses grandes cours et ses immenses fossés.

L'ancien emplacement compris entre ces bâtiments et le bassin du canal Saint-Martin furent consacrés sous le premier empire, à la création du boulevard Bourdon, qui doit son nom au colonel Bourdon, tué à la bataille d'Austerlitz, et à la construction du Grenier d'abondance, dont en prévision d'une disette Napoléon I<sup>er</sup> prit soin de doter Paris.

Les travaux de ce Grenier d'abondance ou de Réserve, commencés en 1808, ne furent terminés qu'en 1817. L'architecte Delanoy en avait établi les devis et évalué les dépenses de construction à la somme de 8 millions 80 mille francs.

C'est là qu'on entassait les céréales qui, dans les mauvaises années, devaient servir à donner du pain à ceux qui n'auraient pas assez d'argent pour le payer cher. C'était là la caisse d'épargne alimentaire où les pauvres devaient puiser en temps de disette.

La Commune qui prenait un si grand soin de prôner ses vertus démocratiques et qui ne jurait que par son amour du peuple, la Commune n'a pas craint de désigner le Grenier d'abondance à la torche des incendiaires.

C'est peut-être le pain de l'hiver prochain qu'on brûlait.

Qu'importait au proconsul Delescluze, à ce stratège du pétrole, qui s'était fait de l'incendie un moyen de retraite pour ses troupes!

Mais pour empêcher l'armée française de prendre Paris, il aurait fallu brûler Paris tout entier. Il est vrai que le temps a manqué aux pétroleurs et qu'il ne faisait pas de vent.

L'incendie du Grenier d'abondance a été allumé pour protéger la retraite des insurgés qui, ne pouvant plus tenir à la Bastille, ont voulu mettre entre eux et les colonnes françaises, une muraille de feu.

Peu s'en est fallu que du grenier de Réserve l'incendie ne gagnât la bibliothèque de l' Arsenal.

C'est bien assez d'avoir à déplorer la perte de la bibliothèque du Louvre.

— MAXIME VAUVERT.

## BREST

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Mon cher Directeur,

Dans ma dernière lettre je vous ai laissé sur le pont d'un navire. La précipitation avec laquelle je vous fis cet envoi a été cause d'une erreur de ma part, j'aurais dû, avant de vous faire voir les prisonniers sur les pontons, vous faire assister à leur arrivée dans la ville.

Je rectifie cette erreur en vous envoyant l'avant-port, endroit où a lieu l'embarquement des prisonniers.

Ces derniers sont partis de Paris dans des wagons de marchandises disposés pour les recevoir, c'est-à-dire pourvus de bancs de bois cloués en travers. Le voyage s'effectue d'une seule traite, et arrivé à la gare de Brest, le train est aiguillé sur une voie qui communique au port d'embarquement et presque en vue des barques de transport.

A cet endroit on fait descendre les prisonniers. Mais là vient se répéter à chaque arrivage à peu près les mêmes scènes.

Les wagons hermétiquement fermés et le peu de place alloué à chaque homme font que la plupart, en descendant tombent engourdis par ce long trajet passé ainsi, et ne peuvent se mettre en route qu'après avoir rendu l'élasticité à leurs membres roidis.

Ils sont escortés jusqu'aux barques par les gardiens de la paix et là remis à l'autorité maritime.

Rien de plus pittoresque que ce petit coin de port avec son bateau-caserne à droite, sur le devant la jetée où viennent s'amarrer les canots des officiers de marine, comme fond, le fort; puis cette longue file d'hommes, habillés de toutes façons, arrivant par la

gauche et s'entassant dans les barques qui doivent les conduire à bord de leurs prisons. C'est tout un décor.

Voilà mon erreur réparée, nous pouvons maintenant retourner à la vie de bord.

Le second dessin est une partie de l'entre-pont (arrière), où couchent les matelots. Cette partie n'est séparée de l'endroit où se tiennent les prisonniers, lorsqu'ils ne sont pas sur le pont, que par une cloison en planches avec portes.

A chacune de ces portes un judas percé de trous permet de surveiller les prisonniers, et un factionnaire d'infanterie de marine garde l'entrée.

Deux fortes pièces, chargées à mitraille, placées à chaque porte, semblent, chaque fois que cette dernière s'ouvre, de leurs gueules noires, dire aux prisonniers : Nous sommes là ! Et toujours un matelot de garde veille, prêt à faire feu au premier signal de rébellion.

Je vous ai envoyé, dans ma dernière lettre, le pont pendant la promenade. L'arrière du pont est, comme l'entre-pont, séparé de ce promenoir par une cloison et disposé pour la garde des prisonniers.

Comme en bas aussi, les deux pièces de canons veillent toutes chargées et toutes prêtes. Mon troisième sujet vous donne cette partie du pont.

Des marchands de la ville ont obtenu l'autorisation de venir, chaque matin, apporter des fruits, de la salade et différents rafraîchissants du même genre; la seule boisson permise à la vente est la limonade.

Ces vendeurs se placent à droite sur le pont, et les prisonniers qui ont de l'argent peuvent, deux par deux seulement, venir se procurer de ces douceurs. Aussitôt que les deux acheteurs en fonction ont terminé leur marché, ils rentrent se mêler à leurs camarades, les deux suivants les remplacent, et ainsi de suite.

Le quatrième croquis se passe de l'autre côté de la cloison de l'entre-pont que je vous ai donné dans mon second dessin.

C'est là où se tiennent et où couchent les prisonniers.

Comme ils sont trop nombreux pour que chacun ait son hamac, il n'y en a qu'un pour deux; chacun des deux hommes, possesseurs de ce lit, couche alternativement une nuit en hamac et l'autre dessous, par terre.

Mon dessin vous les montre disposés pour passer la nuit.

Tout le monde doit être couché à huit heures et levé à six.

Aussitôt le réveil, les hamacs sont roulés et serrés, et les hommes désignés par leur tour pour la corvée de nettoyage commencent immédiatement.

Recevez, mon cher directeur, etc.

EUGÈNE GRAND.

## DEUX VICTIMES

UNE FEMME SEULE

Dans le salon bourgeois où je l'ai rencontrée, Ses yeux doux et craintifs, son front d'ange proserit M'attirèrent d'abord vers elle, et l'on m'apprit Que d'un mari brutal elle était séparée.

Elle venait encor chez ces anciens amis Dont la maison avait vu grandir son enfance, Et qui, malgré le bruit dont le monde s'offense, Au préjugé cruel ne s'étaient point soumis.

Mais elle savait bien, résignée et très-douce, Qu'on ne la rec-vait qu'en petit comité, Et s'attendait toujours, dans sa tranquillité, Au mot qui congédie, à l'accueil qui repousse.

Donc, les soirs sans diner, ni bal au piano, Elle venait broder près de l'âtre, en famille, Et c'est là que, devant son air de jeune fille, Je m'étonnai de voir à son doigt un anneau.

Stoïque, elle acceptait son étrange veuvage Sans arrière pensée et très-naïvement, Pour prouver qu'elle était fidèle à son serment, Sa main avait gardé le signe d'esclavage.

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans. Le sang veinaut de bleu ses mains longues et fières, Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Ni bijou ni ruban. Nulle marque de joie. Jamais la moindre fleur dans le bandeau châtin, Et le petit col blanc, étroit et puritain Tranchait seul sur le deuil de la robe de soie.

Brodant très-lentement et d'un geste assoupli Et ne se doutant pas que l'ombre transfigure, Sa place dans la chambre était la plus obscure. Elle parlait à peine et désirait l'oubli.

Mais à la question banale qu'on adresse, Quand elle répondait que des mots en passant, Cela faisait du mal d'entendre cet accent Brisé par la douleur et fait pour la tendresse;

Cette voix lente et pure, et lasse de prier, Qu'interrompait jadis la forte voix d'un maître Et qu'une insulte, hélas! un bras levé peut-être De honte et de terreur un jour ont fait crier.

Quand un petit enfant présentait à la ronde Son front à nos baisers, oh! comme lentement, Mélancoliquement et douloureusement Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde!

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir, Comme elle reprenait son travail au plus vite, Et sur ses traits alors qu'elle rougeait subite, En songeant au regret qu'on avait pu saisir!

Car je m'apercevais, quoiqu'on fût bon pour elle, Qu'on la plaignait d'avoir fait un si mauvais choix, Que ce monde, aux instincts timorés et bourgeois, Conservait une crainte, après tout naturelle.

J'avais bien remarqué que son humble regard Tremblait d'être heurté par un regard qui brille, Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille Et ne levait les yeux que devant un vieillard.

— Jeune homme qui pourrais aimer la pauvre femme Et qui la trouveras quelque jour sur tes pas, Ne la regarde pas et ne lui parle pas. Ne te fais pas aimer, car ce serait infâme!

Va, je connais l'adresse et les subtilités Du sophisme aussi bien que tu peux les connaître Je sais que son œil brûle et que sa voix pénètre, Et quel sang bondira dans vos cœurs révoltés.

Je sais qu'elle succomba et qu'elle est sans défense, Qu'elle meurtrit son sein devant le crucifix, Qu'elle l'adorerait comme un dieu, comme un fils; Je sais que ta victoire est certaine d'avance.

Oui, pour toi je suis sûr qu'elle sacrifierait Son unique trésor, l'honneur pur et fidèle, Et que tu voudras vivre et mourir auprès d'elle. — C'est bien Mais je suis sûr aussi qu'elle en mourrait.

FRANÇOIS COPPÉE.

## L'EXPÉDITION SUÉDOISE

AU POLE NORD

La dernière livraison de la *Revue britannique* contient d'intéressants détails sur une expédition au pôle Nord qui, pour être moins bruyamment annoncée que beaucoup d'autres, n'en fera plus tard que mieux parler d'elle.

La première expédition suédoise dans les eaux arctiques fut préparée sous la direction exclusive d'Otto Torell et à ses frais. Il emmenait A.-E. Nordenskiöld et Qven-Kosten. Elle partit d'Hammerfest au commencement de juin 1857, explora les fiords de la côte occidentale du Spitzberg, en étudia la géologie, la faune et la flore, et s'avança pas à pas jusqu'à Cloven Clif par 80 degrés de latitude nord. Le mauvais état du vaisseau, j'allais presque dire de la barque, et le manque de provisions d'hiver forcèrent l'expédition à s'en retourner. Elle avait du moins fixé aux limites du bassin polaire des points de repère pour la grande entreprise de 1861. Nous lui devons la première nomenclature développée de la faune de l'extrême Nord. Elle a rapporté de curieux échantillons géologiques, entre autres les empreintes miocènes de feuilles provenant du Spitzberg, qui sont décrites dans la *Flora fossilis arctica* de Heer.

Torell fut encore le chef et l'âme de l'entreprise de 1861, préparée à frais communs par des particuliers et par l'Etat.

L'expédition partit sur deux bâtiments nolisés à Tromsø pour la partie nord du Spitzberg, où on fut longtemps arrêté dans la baie de Treuremberg par de vastes champs de glace. Cet infranchissable obstacle réduisit à néant un plan qu'on avait formé et qui consistait à renouveler la tentative de Parry en poussant jusqu'au pôle en traîneau avec des chiens qu'on avait fait venir exprès du Groënland. Ces glaces étaient inabordable. Comme on avait prévu la possibilité d'un contre-temps de ce genre, on s'était arrangé pour que les dépenses de l'expédition ne fussent en aucun cas de l'argent perdu. Aussi emmenait-elle un nombre de savants qui se livrèrent à

des recherches de géologie, de géographie et d'histoire naturelle dans les régions polaires que l'expédition parcourut pendant l'été. Par leur étendue et leur exactitude, ces travaux soutiennent la comparaison avec tout ce qu'on a fait de mieux en ce genre à d'aussi grandes distances des lieux habités et civilisés. La plus grande hauteur polaire déterminée pendant l'expédition (80° 40' nord) fut atteinte au sud de l'île de Phipps par un bateau parti de la baie de Brandywijn.

Au nombre des travaux scientifiques que l'expédition se proposait d'exécuter figurait une idée déjà émise par Sabine, mais qui n'avait pas rencontré grand accueil en Angleterre. Il s'agissait de mesurer au Spitzberg un arc de méridien. En 1861, les vents contraires et les glaces ne permirent de déterminer qu'une partie du réseau trigonométrique. En 1864, le gouvernement suédois fit partir une nouvelle expédition sous les ordres de Nordenskiöld, en lui assignant pour principale tâche de préparer le travail. Elle emmenait deux savants qui avaient fait le voyage de 1861, Duner et Malmgren, ce qui permettait de reprendre le fil des recherches scientifiques commencées trois ans auparavant à la partie méridionale du Spitzberg et au fiord de Stor. On rassembla de riches collections, et c'est alors qu'on rencontra dans le fiord des Glaces les fragments de squelettes appartenant à de grands animaux de la période triasique de l'espèce des crocodiles. Quand on eut terminé au fiord de Stor les opérations préliminaires en vue de la mesure de l'arc, on résolut de s'élever le plus loin possible vers le nord dans la mer qui est au nord du Spitzberg; mais en longeant la côte occidentale on rencontra plusieurs chaloupes pleines de naufragés. Il fallait les recueillir. La petitesse du bâtiment, qui se trouva surchargé de passagers, le manque de vivres et d'eau pour tant de monde obligèrent l'expédition à remettre le cap sur la Norvège.

Sur ces entrefaites s'était manifestée chez les trois grandes nations civilisées de l'Europe une vive agitation en faveur d'une reprise des expéditions au pôle Nord.

L'agitation anglaise, allemande, française n'eut point d'écho officiel en Suède. Elle remua pourtant les esprits. Par les expéditions de Torell, les Suédois avaient pris l'initiative de recherches exactes et scientifiques de l'extrême Nord. Ils avaient conquis un rang honorable dans l'histoire des découvertes, et il eût paru indigne de la nation de se retirer de la carrière après avoir fait ses preuves. Il fallait continuer.

Pour en venir à ses fins, Nordenskiöld s'adressa, vers le commencement du printemps dernier (1868), à un des Mécènes du pays, au comte C.-A. Ehrensvard.

Le comte Ehrensvard s'intéressa aussitôt et vivement à la proposition. Il parvint en peu de temps à recueillir à Goteberg, dans la seconde ville de Suède, avantageusement connu par ses goûts scientifiques, les ressources nécessaires pour exécuter ce plan modeste et restreint.

On était en pourparlers pour nolisier le petit bâtiment qui avait déjà servi en 1864, quand Nordenskiöld apprit qu'un vapeur de la poste, la *Sofia*, était pour le moment sans emploi.

Il adressa aussitôt une pétition au roi. Comme le pays entier semblait se passionner pour la nouvelle entreprise, Nordenskiöld demandait qu'on lui prêtât ce bâtiment, fort propre à une campagne de ce genre. Après examen de l'Académie royale des sciences et de la direction générale des postes, sa requête lui fut accordée. On lui permit en outre de lever à Carlskrona une partie de son équipage et de s'approvisionner de toutes choses aux riches magasins de la flotte royale.

La *Sofia* fut aussitôt expédiée à Carlskrona, placée dans le dock de Polhem, examinée en détail, disposée pour un séjour sous le climat arctique, grée à neuf, le tout sous les yeux de son futur capitaine, le baron F.-W. von Otter, un des jeunes officiers les plus distingués de la marine royale.

Dès le 28 juin, le bâtiment était en état et on leva l'ancre le jour même. Après avoir touché à Copenhague pour embarquer des vivres, il arriva le 2 juillet à Goteberg. C'est là que la plupart des savants attachés à l'expédition montèrent à bord avec leurs

appareils soigneusement contrôlés et réglés par l'Académie des sciences. On reprit la mer le 7 juillet (1868). On se propose d'aller d'abord à Tromso pour embarquer quatre marins norwégiens, habitués à la navigation du Spitzberg, du charbon et des vêtements. De là, droit à l'île-aux-Ours. On pense d'ailleurs s'en tenir au plan exposé dans le mémoire de Nordenskiöld au comte Ehrensvard, sauf à y introduire quelques modifications justifiées par l'avancement de l'époque du départ, par l'emploi de la vapeur, et en général par l'augmentation des ressources. Grâce au surcroît de place, on a pu prendre à bord plus de vivres, plus de matelots, partir plus tôt, loger un plus grand nombre de savants qui s'associeront à la première partie du programme, soit à toute sorte de recherches scientifiques. Au moment où s'ouvrira la campagne polaire proprement dite, vers la fin de septembre ou en octobre, comme la place et les approvisionnements deviendraient insuffisants pour tant de monde, en cas d'hivernage forcé, et que le succès de l'expédition pourrait alors se trouver compromis, une partie des savants s'en retourneront, dès le mois de septembre, sur quelque baleinier ou sur un bateau à charbon qui précède la *Sofia*. Avec le concours de la vapeur, avant de piquer droit au nord, le long de la côte occidentale du Spitzberg, on pourra se permettre des excursions dans les parages libres de glaces de la côte orientale. La faune marine de cette côte orientale, plus directement soumise à l'influence du bassin polaire, et sa flore, qui suivant toute vraisemblance doit affecter des formes sibériennes, offriront sans doute aux zoologues et aux botanistes un champ d'études plus riche que la faune et la flore de la côte opposée, déjà examinée avec tant de soin par les précédentes expéditions suédoises.

La *Sofia* marche au besoin à la voile. Elle battra probablement à la course les baleiniers norwégiens, alourdis par le revêtement qui protège leur avant contre les glaces. Il n'en est pas moins vrai que le succès dépend en grande partie de l'abondance du charbon, et qu'il importe de n'entreprendre la campagne polaire qu'avec le plus gros approvisionnement possible. Aussi a-t-on dépêché d'avance au Spitzberg un bâtiment de charge pour établir un dépôt de houille, soit sur la plage de la baie de Kobbé, soit dans l'île d'Amsterdam, à l'angle nord-ouest du Spitzberg, dans le voisinage du 80° degré de latitude.

Au départ de Tromso, l'expédition se composait du personnel suivant :

Le professeur A.-E. Nordenskiöld; le capitaine baron F.-W. von Otter, commandant la *Sofia*; le lieutenant A.-L. Palander, commandant en second, commissionnés par Sa Majesté Suédoise.

Le docteur C. Nystrom, médecin.

Le docteur T.-M. Fries; le docteur Sv. Berggren, botanistes.

Le docteur A.-J. Malmgren; le docteur F.-A. Smitt; le docteur E. Holmgren, zoologues.

Le docteur Lemstrom, physicien.

L'étudiant G. Nauëkhoff, géologue.

Quatre machinistes et chauffeurs.

Un maître d'hôtel.

Neuf matelots de Carlskrona.

Quatre pêcheurs norwégiens.

Tous les détails qui précèdent sont extraits d'une notice sur l'expédition de 1868, que le professeur Nordenskiöld a livrée à la publicité des journaux de Stockholm, le jour même de son départ de cette ville pour Goteberg, et qui a été traduite en allemand, d'après le texte manuscrit, par le docteur Frisch. Ajoutons que l'expédition est amplement pourvue de vivres pour seize mois et de meilleurs appareils scientifiques. L'université d'Helsingfors, la Société royale de Londres, dont le président, général Sabine, s'intéresse vivement à l'entreprise, ont mis à sa disposition d'admirables instruments de physique et de topographie. Elle emporte une quantité de filets et autres ustensiles de pêche, afin de déterminer la richesse des eaux du Spitzberg en poissons. Elle a même un appareil de lumière électrique pour éclairer, dans les nuits sombres, les alentours du vaisseau. En un mot, rien n'a été négligé de ce que pouvait imaginer la raison appuyée sur l'expérience, pour assurer à l'entreprise un heureux succès. Afin d'économiser le temps, on ne songe pas à tirer parti

des riches mines de houille du Spitzberg : on a de la houille d'Europe déposée d'avance sur les points les plus propices.

La *Sofia* est un vapeur à hélice de 160 tonneaux et de 60 chevaux de force, grée en schooner. La machine est installée au milieu sous une construction analogue à celle des bateaux à vapeur des canaux de la Suède. La chaudière et une partie de l'appareil montent jusque dans cette sorte de chambre, d'où on descend soit dans le carré et les cabines des commandants et des savants, soit dans le logement de l'équipage à l'avant. Cette chambre qui profite de toute la chaleur de la partie haute de la machine, renferme une roue en communication avec le gouvernail, ce qui met le timonier à l'abri du froid et du mauvais temps. Elle a quatre entrées, à deux desquelles sont suspendus deux objets qu'on ne reconnaît point d'abord. En les examinant de plus près, on s'aperçoit que ce sont des armes à feu, moitié canons, moitié fusils, capables de tenir en respect même des ours blancs. Les canons ont 1 pouce et demi de diamètre. La crose est petite et sans proportion avec de pareils canons; la platine est à percussion. Comme le plus vigoureux gabier de Suède éprouverait quelque difficulté à faire l'exercice avec de pareilles armes, on les a sagement montées sur des fourchettes qu'on enfonce dans le platt-bord, et qui permettent de viser dans toutes les directions. Au bas de l'escalier, on trouve à sa place ordinaire un ratelier d'armes. Ce sont des fusils à baseule dont le système a un peu vieilli, mais qui seront toujours assez bons contre les Esquimaux, population d'ailleurs très-pacifique dans les régions où abondent le lard et la graisse de phoque. Un négociant en gros, Léopold Bruswitz, a fait cadeau à l'expédition de six carabines Enfield, pour être distribuées aux meilleurs tireurs.

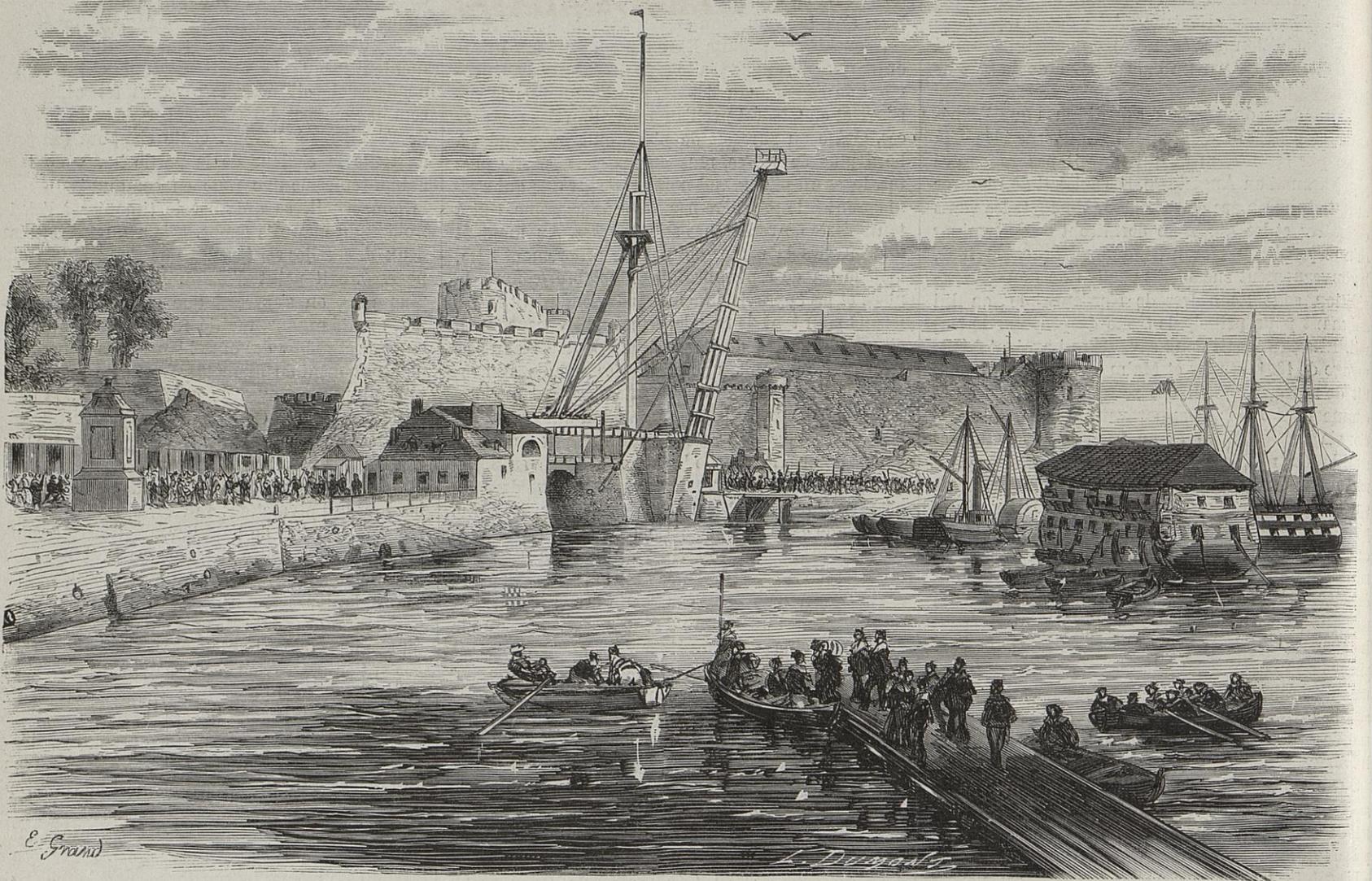
Du ratelier d'armes on passe au salon, éclairé par le haut et décoré de pots de fleurs. On éprouve une certaine émotion à voir ces plantes, filles du Sud et du soleil, qui vont faire un voyage dans les glaces éternelles. Des deux côtés du salon s'ouvrent les cabines des officiers et des savants. On rencontre partout les mêmes précautions contre le plus redoutable ennemi des voyageurs, contre le froid. Les cloisons et les plafonds sont ouatés; partout le bel ordre qui règne en général sur un vaisseau de guerre, et qui est porté à un degré merveilleux, partout la même économie sévère dans la distribution de l'espace. A l'avant, dans la salle de l'équipage, épaisses garnitures d'ouate aux murailles et au plafond; bons lits bien chauds; un poêle de taille à braver un hiver polaire; d'excellents paillasons, et, mieux que tout cela, des hommes alertes et robustes.

Sur le pont même ordre que dessous, même aménagement avare de l'espace. Tout est arrimé de manière à être sous la main et à ne point gêner. Le bâtiment ne s'élève que de 5 pieds au-dessus de la ligne de flottaison, mais le pont est disposé de manière à être aisément débarrassé de la glace, ce qui est une précaution très-importante. Un bordage plus élevé se chargerait d'une plus grande quantité de glace, qui ferait enfoncer le bâtiment par son poids. Tout ce qui sort de l'eau a été revêtu à Carlskrona d'épaisse toile à voiles huilée.

Quant aux approvisionnements, les seize mois de vivres sont faits pour rassurer tous les estomacs, ignorants ou savants. La peur de la faim ne troublera point les recherches. Ces vivres, sous forme de conserves anglaises, à l'épreuve du temps et des frimas, resteront succulents sous toutes les latitudes.

L'équipage a reçu de Copenhague des vêtements de laine bien chauds. On tirera du nord de la Norvège, pour tout le personnel, des costumes de peau façonnés à la mode des Esquimaux et des Lapons, la seule qui vaille au delà du cercle polaire. Borée sera bien malin si tout le monde n'en est pas quitte pour quelques ampoules accidentelles.

Pendant son séjour au Spitzberg, l'expédition aura certainement l'occasion de se procurer de la viande fraîche. Il y a encore des troupeaux de rennes, dont le nombre, il est vrai diminue tous les ans, à cause de la chasse acharnée que leur font les baleiniers. Un ou deux ours blancs seront peut-être assez aimables pour passer à l'office. Malmgren trouve leur chair exquise. Si les eaux du Spitz-



BREST. — Avant-port. — Arrivée d'un convoi de prisonniers. — (Dessin de M. Eug. Grand.)

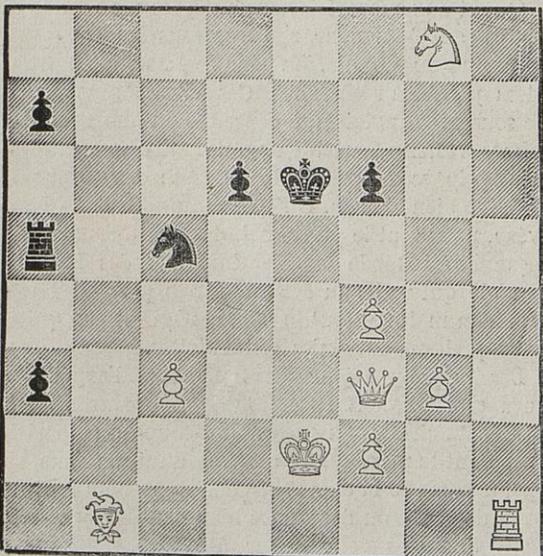
berg sont aussi poissonneuses qu'il le prétend, elles fourniront de quoi enrichir les collections et varier le régime de l'équipage. En somme, toutes les prévisions semblent garantir à l'expédition un heureux succès. N'oublions pas cependant qu'il y a des dangers toujours présents dans ces régions, les plus inhospitalières du globe. Quelles que soient les précautions prises et l'habileté des chefs, un seul accident peut anéantir nos espérances et causer à la science un préjudice irréparable.

(Revue britannique).

**ÉCHECS**

PROBLÈME N° 377

COMPOSÉ PAR M. J. MULLER.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 374.

- |                          |                    |
|--------------------------|--------------------|
| 1. T 5 F                 | 1. R pr. T (A) (B) |
| 2. C 6 C                 | 2. ad libitum      |
| 3. F 8 F, échec et mat.  |                    |
| (A)                      | 1. D pr. P         |
| 2. F 8 F, échec          | 2. R 3 D           |
| 3. C 7 F, échec et mat   |                    |
| (B)                      | 1. P 5 D           |
| 2. F 8 F, échec          | 2. R 4 D           |
| 3. C, échec déc. et mat. |                    |

P. JOURNOUD.

La maison FANET ET BEER incendiée, 3, faubourg Saint-Honoré, a réinstallé ses salons 61, rue de l'Arcade au 1<sup>er</sup>, à Paris.

A VENDRE

**CHARMANT YACHT A VAPEUR**

Machine à 2 cylindres oscillants de la force de 10 chevaux. — Chaudière neuve. — Longueur du yacht 40 pieds, largeur 2 mètres 30. — Tirant d'eau 70 centimètres.

Ce yacht a été construit à Glasgow. Il possède une cabine-salon, dont le plafond s'enlève et est remplacé à volonté par une tente.

S'adresser à M. AUDBOURG, 13, quai Voltaire.

**AVIS AUX ÉTRANGERS** choix immense de malles de voyage à la fabrique MOYNAT, 4, place du Théâtre-Français, Paris. — Solidité, légèreté. Prix fixes et marqués 30 0/0 meilleur marché que dans n'importe quelle maison.

**SANTÉ** La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris. est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène.

L'INSTITUTION DES

**BÈGUES**

de Paris. (Direct. M. CHERVIN) ouvre un cours le 14 août. Ecrire : Avenue d'Eylau, 90

**Ouverture des Bains de Mer de Sainte-Adresse**

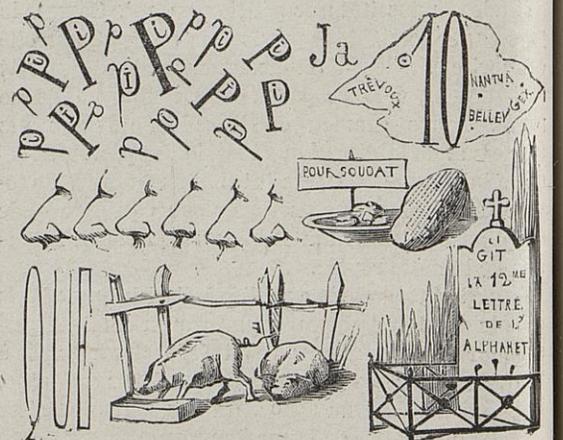
(PRÈS LE HAVRE)

ET DU GRAND HOTEL DES BAINS

**SURDITÉ, BRUITS DANS LES OREILLES**

6,800 malades depuis 15 ans : D<sup>r</sup> GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1<sup>er</sup> à 3<sup>es</sup> Traite par corresp. Guide 2 fr.

**RÉBUS**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le drapeau tricolore a fait le tour du globe en se couvrant de gloire.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.